

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



“Cet auteur, demande le critique de la *Revue des Deux Mondes*, ignore-t-il que la conscience est une force, et le sentiment de la dignité une sauvegarde? Si la princesse de Galles n'eût pas eu la tête si faible, sa conscience et sa dignité lui aurait dit qu'elle devait redoubler sa surveillance sur elle-même, rester en Angleterre, supporter les humiliations, opposer à l'insulte une fierté résignée, défendre silencieusement la majesté royale outragée par un prince pervers. En agissant de la sorte, elle eût fini bientôt par écraser son ennemi. Fallait-il pour cela un miracle? Un peu de bon sens suffisait, puisque son intérêt et son devoir étaient d'accord.”

Telle ne fut malheureusement point la conduite de la princesse. Elle ne donna que trop de prise à ses ennemis, et ses relations avec Bergami, jeune Italien qu'elle avait élevé de l'obscur condition de courrier à celle de chambellan, furent pour le moins si imprudentes, que les conseillers intimes de Georges IV y virent l'occasion d'une seconde enquête, plus heureuse à leur point de vue que la première. Une commission fut instituée; elle siégea à Milan et fut présidée par Sir John Leach. C'était un homme habile, mais un de ces intriguants sans science et sans littérature, forts seulement de leur audace et de leur infamie, que l'on voit surgir en tant de circonstances critiques. Lord Brougham l'a flétri en lui appliquant un passage de Cicéron, qui commence par ces mots: “Nullum ille potest nocere, nullum legerat oratoreum.” Ce triste personnage, et ses suppôts dignes de lui, eurent bientôt fait de réunir tous les témoignages, qui furent renfermés dans le fameux *soe cert* et qui donnèrent au roi et à ses ministres tant d'assurance.

Les choses en étaient là quand la princesse apprit la mort de Georges III et le nouvel affront qu'on lui infligeait. Elle rédigea de suite un mémoire, daté du 16 mars 1820, où elle résumait énergiquement tous ses griefs, protestait contre l'omission de son nom dans les prières liturgiques, et annonçait aux ministres qu'elles se rendait en Angleterre.

J'ai renvoyé, dit-elle, ma cour italienne, ne retenait qu'un personnel suffisant pour me conduire en Angleterre; et si l'on ne veut m'accorder ni le palais de Buckingham, ni celui de Marlborough, ni aucune autre résidence convenable, je prendrai une maison à la campagne jusqu'à ce que mes amis m'en trouvent une à Londres.

Cependant, elle hésitait et semblait attendre le résultat de sa démarche avant d'exécuter ses menaces.

Elle ne se rendit à Genève que le neuf de mai, et de là elle écrivit à M. Brougham, qu'elle avait déjà nommé son procureur-général, de venir la trouver dans quel qu'un des ports de mer de France. M. Denman, qu'elle avait donné pour assistant à Brougham en conféra avec lui, et il en résulta qu'un rendez-vous fut pris pour Saint-Omer, sur la route de Calais. Brougham fut accompagné par lord Hutchinson, ami personnel du roi, chargé d'une communication confidentielle de sa part. Cette entrevue fut presque une scène de comédie qui tourna bientôt au tragique.

Cet imbroglio a même jeté du louche sur la réputation de lord Brougham. Greville rapporte une conversation qu'il eut avec le duc d'York, dans laquelle le frère du roi ne se gênait point d'accuser l'avocat d'avoir, par ambition personnelle, trompé son illustre cliente. Il est vrai que M. Reeves, dans une note, accepte entièrement les explications données par lord Brougham, dans ses mémoires.

Le célèbre défenseur de la reine avait conféré avec les ministres, et au mois d'avril, on lui avait remis un *memorandum* qu'il devait communiquer à sa cliente. Les instructions données à lord Hutchinson étaient basées sur ce *memorandum*, qui, lui-même, différait peu d'une proposition faite précédemment par Brougham. Seulement, celui-ci avait fait la première proposition de son chef, et n'avait encore rien communiqué à la reine, lorsqu'il la rencontra à Saint-Omer. Le messenger confidentiel du roi attendait que la reine fit allusion aux propositions; la reine, de son côté, attendait que l'un ou l'autre de ses visiteurs abordât le sujet, beaucoup trop délicat pour elle. On ne parla donc que de choses indifférentes, et l'on se sépara.

La reine fit demander par Brougham à lord Hutchinson des propositions écrites. Celui-ci essaya d'obtenir une seconde entrevue; mais, sur le refus de la reine, qui ne lui accordait que jusqu'à cinq heures du soir, il écrivit une lettre dont la réponse ne se fit pas attendre. Les ministres offraient une pension de cinquante mille livres sterling; elle ne devait point prendre le titre de reine ni aucun autre titre qui la rattachât à la famille royale; elle ne devait pas résider en Angleterre, dont l'entrée lui était absolument interdite; le moment où elle y mettrait les pieds, on la mettrait en accusation devant le Parlement. Sans hésiter elle refuse avec la plus vive indignation. Sa réponse à peine écrite, elle part: c'était le trois juin; le sept, elle est à Londres.

Lord Hutchinson avait doré comme il avait pu l'amère pilule; il terminait sa lettre par des supplications, par un appel au sang-froid, à la réflexion. Même après avoir reçu la réponse de la reine, il conservait encore quelque espoir. Il écrivit à Brougham un billet dans lequel il lui offrait de s'adresser à Londres, pour obtenir quelque concession. Brougham venait de voir passer la reine brûlant le pavé, dans une voiture où se trouvaient lady Anne Hamilton et l'alderman Wood. Elle n'avait point communiqué avec son avocat; de fait, elle avait d'autres conseillers; les deux personnages qui l'accompagnaient avaient été au devant d'elle, l'avaient vue avant Brougham, enfin, correspondaient activement avec elle depuis quelques temps. A leur influence est dû l'accroissement d'énergie qu'elle manifestait; l'alderman Wood était un des chefs du parti révolutionnaire qui se formait en Angleterre, et auquel appartenait le célèbre William Cobbett; Brougham et les whigs étaient débordés.

Wood, dit Cobbett, connaissait les dispositions du peuple à son égard et à l'égard de son mari, et son retour était ardemment désiré par tous les amis des droits du peuple (3).

Arrivée à Calais, la reine se fit mettre à bord du paquebot de suite, malgré l'heure de la marée qui n'était point propice. Elle craignait, ou feignait de craindre pour elle quelque intrigue de la cour d'Angleterre avec celle de France. Elle reçut la même lettre de Brougham qui lui transmettait le billet de lord Hutchinson; mais il était trop tard; si elle n'avait pas encore franchi la Manche, elle avait, suivant l'expression consacrée, passé le Rubicon, et ne pouvait revenir sur ses pas.

Tout cela se passait tandis que les ministres délibéraient, et il paraît que ce jour-là même, ils tinrent conseil très-tard dans la nuit. Cependant, les autorités à Douvres n'avaient pas été prévenues; le commandant de la place fit tirer un salut royal en honneur de la reine. Une grande foule de peuple la reçut avec des bannières et toutes les démonstrations de joie imaginables. Sa marche vers Londres fut tout le long un véritable triomphe. Plus de deux cent mille personnes à Londres se portèrent au devant d'elle, ou sur son passage; les hourrahs, les acclamations les plus vives la suivirent chez l'alderman Wood, où elle descendit, et où elle parut à la fenêtre.

Voici ce que l'on trouve dans le journal de Greville, à la date du sept de juin:

La reine est arrivée à Londres, hier, à sept heures. Je suis allé jusqu'à Greenwich au devant d'elle. Le chemin était couvert d'une foule immense depuis le pont de Westminster jusqu'à Greenwich. Des carrosses, des voitures de toute espèce, des hommes à cheval suivaient, précédaient et entouraient sa voiture. Elle a été reçue partout avec le plus grand enthousiasme. Elle voyageait dans un landau découvert, ayant auprès d'elle l'alderman Wood, vis-à-vis d'elle, le dos tourné aux chevaux, Clarat, la sœur du duc d'Hamilton, et une autre femme. La reine paraissait exactement la même que lorsqu'elle quitta l'Angleterre. Elle n'avait l'air ni abattue ni alarmée. En passant près de chez White, elle salua et sourit à ceux qui étaient dans les fenêtres. Tout le monde était indigné de la vulgarité de Wood, qui avait pris la place d'honneur au lieu de la laisser à lady

(3) Cobbett's History of George IV.—L'auteur de l'histoire de la réforme en Angleterre et en Irlande était à cette époque un révolutionnaire des plus ardents. Il avait passé quelque temps aux Etats-Unis où il avait publié plusieurs pamphlets. Poursuivi et condamné à l'amende et à la prison pour ses publications radicales en Angleterre, il n'en devint pas moins membre de la Chambre des Communes en 1832.

Hamilton. Dans les rues, la foule n'était pas très-grande. Probablement que l'on s'était fatigué d'attendre.

Personne ne blâme ni n'approuve son retour. Tout le monde se demande seulement: “Qu'y aura-t-il ensuite? Comment cela finira-t-il?” Il a été dit peu de chose dans la Chambre des Communes; mais le peu que Creevy, Bennett et Denman ont laissé échapper, fait voir qu'il y aura des débats très-orageux quand la question viendra. En attendant, le roi est de fort bonne humeur, et les ministres affectent la plus grande indifférence, et parlent du temps qu'ils prendront à faire passer les bills qui régleront “son affaire.”

“Son affaire,” comme ils disent, soulèvera probablement une tempête qu'ils ne parviendront pas à apaiser; et malgré toute l'indifférence du roi, la date de l'arrivée en Angleterre de la reine pourrait bien être pour lui, plus tard, un anniversaire qu'il ne sera nullement tenté de célébrer avec joie.

Ces remarques de la part du greffier du Conseil Privé, d'un ami du gouvernement, montrent, dans leur sincérité, toute la gravité de la situation. Il en veut à ses amis d'être si obtus et de ne pas voir tous les dangers du moment, comme il les voit lui-même. Pendant toute la durée du procès, et plus tard, quand la fortune aura tourné contre la pauvre reine, on pourra voir dans ces pages le reflet de l'étrange mobilité de l'opinion publique.

P. C.

(A continuer)

## HYGIÈNE PUBLIQUE

LA OUATE REMPLAÇANT L'ÉPONGE ET LA CHARPIE

Un grand danger résulte de l'emploi d'une éponge par plusieurs personnes à la fois: c'est de servir à la transmission de maladies contagieuses. Son avidité spéciale à aspirer, à absorber les liquides jusque dans ses parties les plus profondes et les plus serrées et la difficulté de la débarrasser ensuite, même par une expression forcée, des particules et des organismes solides que ces liquides peuvent contenir, constituent ce danger. A plus forte raison si elle n'est pas très-soigneusement nettoyée et débarrassée de toutes ses impuretés.

Ce danger est extrême si l'usage de cette éponge sert à plusieurs enfants, en raison de leur réceptivité plus grande des germes contagieux, surtout s'ils sont malades. Et cependant le fait n'est pas rare. De même si elle sert au nettoyage, au pansement des plaies, comme cela a lieu dans les hôpitaux et les crèches. Chaque malade, blessé ou opéré, ne peut avoir son éponge, la dépense serait trop considérable. Une propreté scrupuleuse et l'emploi fréquent de liquides désinfectants, antiseptiques, peuvent bien ordinairement prévenir le danger de l'infection, mais on ne peut se flatter de l'éviter toujours. Bien des cas de maladies contagieuses ne s'expliquent pas autrement.

Des tentatives répétées ont déjà eu lieu, surtout dans les hôpitaux, pour éviter ce péril, c'est-à-dire remplacer l'éponge. Pendant le siège de Paris, notamment, M. Gubler avait eu l'idée de remplacer la charpie par la ouate en la rendant perméable avec la glycérine. Mais M. Guyon a perfectionné ce procédé en le simplifiant et en faisant de la ouate une véritable éponge. Il suffit de diviser une feuille de ouate en carrés de la grandeur de la main, par exemple. On les plonge dans un bassin d'eau simple ou légèrement plénifiée, et, après les avoir laissés tremper pendant cinq à six minutes en les retournant fréquemment et en pressant sur tous les points de leur surface pour faciliter leur imbibition, on les exprime un à un et on les roule comme une boule que l'on fait sécher. Ces tampons forment autant de petites éponges à bon marché et dont les propriétés absorbantes égalent celles de l'éponge la plus fine et la plus douce. On les place dans un bocal de verre bien bouché et l'on conserve pour l'usage.

On s'en sert pour laver les plaies et absorber le pus et le sang pendant ou après les opérations. Ces tampons ont l'avantage sur l'éponge de mieux se mouler sur toutes les anfractuosités des plaies et les surfaces que l'on veut essuyer, assécher, sans produire aucune irritation. Leur bon marché permet de les jeter ensuite comme on fait de la charpie lorsqu'elle a servi une seule fois, et de ne faire courir ainsi aucun risque de contagion.

On peut s'en servir également comme de charpie dans les pansements ordinaires. La ouate ainsi préparée absorbe très-bien le pus des plaies et maintient à leur surface les divers liquides dont on veut l'imprégner: alcool, teinture d'arnica et d'opium, eau sédative, eau blanche ou végétominérale, acide phénique, chloral, etc., etc. Son emploi est particulièrement utile pour les pansements à la glycérine qui se conserve très-bien liquide, sans se dessécher comme sur les linges. Un linge glycériné, appliqué sur la plaie et recouvert d'une couche de ouate-éponge, se maintient parfaitement humide pendant vingt-quatre heures, de même qu'avec les autres corps gras comme le cérat, les pomades et les onguents. La compression qui en résulte sous la bande ne peut qu'être favorable à la cicatrisation.

Ce nouveau moyen de pansement simple et

peu coûteux est donc une innovation des plus utiles et économiques par les applications nombreuses qu'il peut avoir, surtout dans les campagnes où les éponges sont rares et coûteuses. Il suffit de préparer la ouate-éponge d'avance et de la conserver dans un bocal fermé, bien à l'abri de l'air. Mieux que la charpie, elle sera exempte des poussières et des miasmes qu'elle contient souvent. Ce sera un secours précieux pour les médecins et les chirurgiens des campagnes.

## LA SOIF

Le plus grand nombre des maladies qui règnent en ce moment et qui consistent en des dérangements des fonctions digestives est certainement déterminé par l'ingestion d'une trop grande quantité de liquide, non pas seulement d'un liquide glacé, mais d'une boisson quelconque, eau, vin, bière, limonade, etc. Je sais bien qu'en cette saison la soif est intense et qu'il est assez difficile de résister au désir de la satisfaire, mais on peut atteindre ce résultat sans courir aucun danger.

La soif se développe lorsque, par une cause quelconque, par suite surtout de la chaleur de l'atmosphère et par une abondante transpiration, l'économie perd une partie des fluides aqueux qu'elle renferme; elle provient non de la nécessité d'introduire un liquide dans l'estomac, mais bien de l'urgence qu'il y a à réparer la perte de ces fluides. Ce qui prouve qu'il en est ainsi, c'est qu'il n'est pas nécessaire de boire pour calmer la soif; un liquide aqueux injecté dans les veines l'apaise instantanément, ainsi que l'ont démontré les expériences sur les animaux faites par Dupuytren. L'immersion du corps dans un bain produit le même effet.

En été, les pertes incessantes qui se font par les surfaces cutanées et pulmonaires rendent nécessaire une absorption de liquide plus considérable qu'en hiver; aussi, sous les tropiques, la sensation de la soif se fait-elle sentir avec une extrême énergie. Cette sensation est une des plus pénibles que l'organisme puisse éprouver, et les personnes qui ont résolu de se laisser mourir de faim n'ont pu que très-rarement résister au désir de boire. La privation absolue de liquide ne tarde pas, en effet, à produire les symptômes les plus effrayants: dessèchement et épaissement des lèvres, de la langue, de la muqueuse buccale, fièvre ardente et hallucinations plus ou moins fantastiques.

Chez certaines personnes, la soif est parfois tellement impérieuse et tellement fréquente qu'elle constitue alors un véritable état morbide, auquel on a donné le nom de *polydipsie*. On a vu des enfants de quatre à cinq ans boire, en cet état, jusqu'à douze litres en vingt-quatre heures, et un adulte plus de trente litres.

En bonne hygiène, il convient de donner aux organes digestifs la quantité de liquide qu'ils réclament, et il y aurait danger à ne pas en agir ainsi. La boisson qui calme mieux la soif, la boisson la plus nécessaire et la plus importante par conséquent, c'est l'eau. Fraîche ou froide, prise en quantité raisonnable, elle est le calmant le plus efficace de la soif; mais il ne faut pas l'oublier, ingérée en trop grande quantité, elle dérange les fonctions digestives, détermine une dépression générale de l'économie, et consécutivement des diarrhées et des dysentéries qui peuvent devenir mortelles.

Plusieurs médecins, qui ont séjourné dans les pays chauds, ont fait une remarque singulière en apparence, mais qui est parfaitement exacte: c'est qu'un liquide tiède apaise la soif bien mieux qu'une boisson froide. Une légère infusion de thé ou de café tiède, si elle ne satisfait pas immédiatement une bouche altérée, amène, peu après, dans tout le corps, un agréable sentiment de fraîcheur et de bien-être. Il n'y a aucun inconvénient à aiguiser ce breuvage avec quelques gouttes d'un spiritueux quelconque, mais il importe de ne le boire que lentement et par petites gorgées.

Nous lisons dans le *Progress*:

“Mardi soir, la plupart des journalistes de Sherbrooke se sont réunis aux bureaux du *Progress*. M. L. C. Bélanger a été nommé président, et M. Calder, secrétaire de l'assemblée. Plusieurs propositions ont été adoptées. La plus importante est celle qui concerne l'envoi d'une circulaire à tous les membres de la presse de cette province, les invitant à se réunir à Sherbrooke, le douze septembre prochain, dans le but de prendre en considération les graves questions du jour, et de fonder une association provinciale des journalistes. Cette circulaire va leur être expédiée sans délai. Des mesures vont être prises pour obtenir des billets de passage à prix réduits.

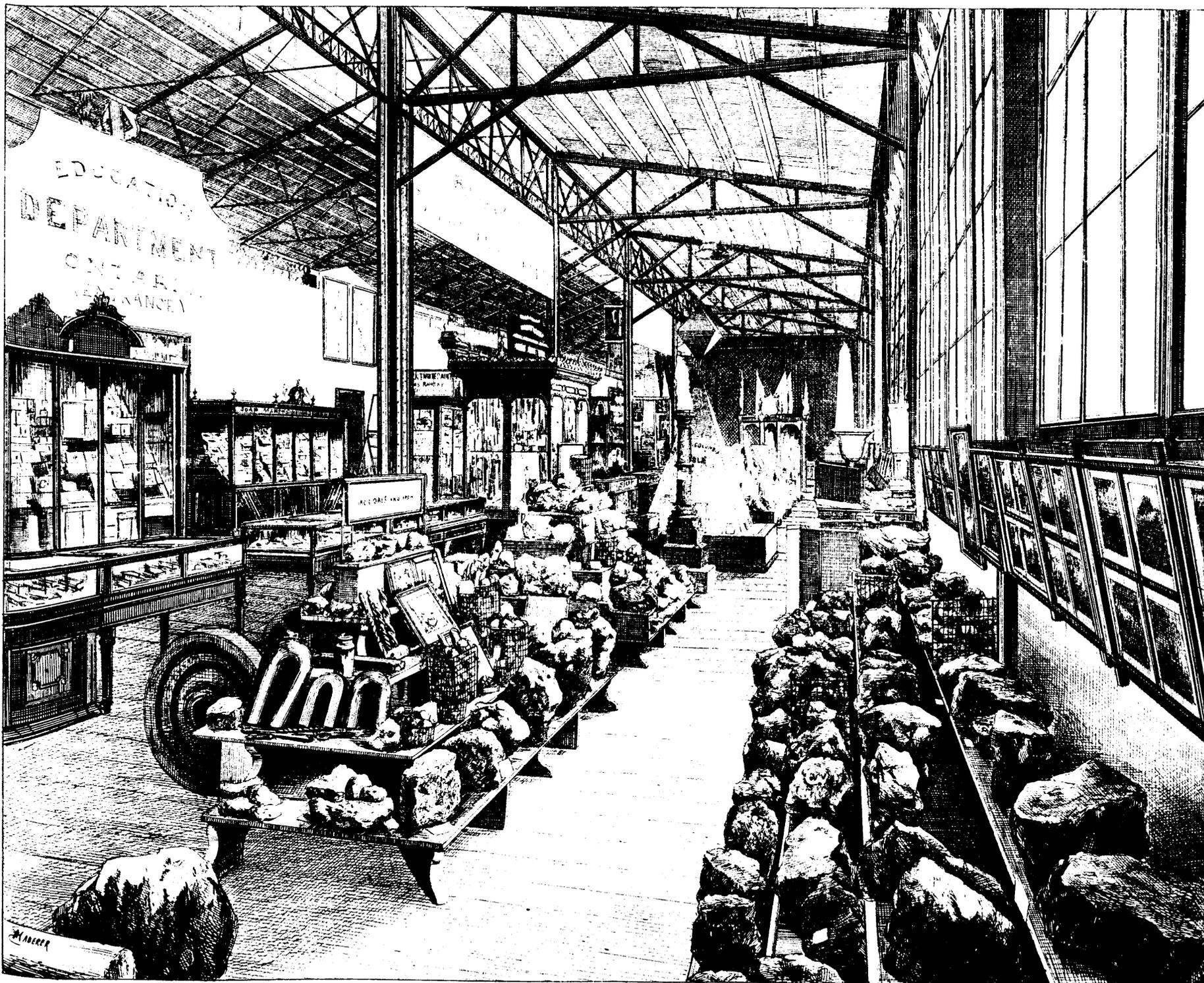
“Le 13 septembre, il y aura une grande excursion à Newport et sur le lac Memphrémagog. Ceux de nos confrères qui se proposent de visiter l'exposition provinciale pourront se rendre à Montréal par le South Eastern, dans la soirée du même jour.

“Nous espérons que personne ne manquera à l'appel.”

Pour notre part, nous sympathisons entièrement avec le but de l'assemblée, et nous comptons y prendre part; mais nous eussions préféré qu'elle eût lieu après la clôture de l'Exposition provinciale à Montréal. Ed. L. O. P.



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"



LE CANADA À L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE—SECTION DE GÉOLOGIE ET DE MINÉRALOGIE

## AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

### PREMIÈRE PARTIE

#### LES ANGLAIS AU POLE NORD

##### CHAPITRE XVIII. — LA ROUTE AU NORD

L'équipage paraissait avoir repris ses habitudes de discipline et d'obéissance. Les manœuvres, rares et peu fatigantes, lui laissaient de nombreux loisirs. La température se maintenait au-dessus du point de congélation, et le dégel devait avoir raison des plus grands obstacles de cette navigation.

Duk, familier et sociable, avait noué des relations d'une amitié sincère avec le Dr. Clawbonny. Ils étaient au mieux. Mais comme en amitié il y a toujours un ami sacrifié à l'autre, il faut avouer que le docteur n'était pas l'autre. Duk faisait de lui tout ce qu'il voulait. Le docteur obéissait comme un chien à son maître. Duk, d'ailleurs, se montrait aimable envers la plupart des matelots et des officiers du bord ; seulement, par instinct sans doute, il fuyait la société de Shandon ; il avait aussi conservé une dent, et quelle dent ! contre Pen et Foker ; sa haine pour eux se traduisait en grognements mal contenus à leur approche. Ceux-ci, d'ailleurs, n'osaient plus s'attaquer au chien du capitaine, "à son génie familial," comme le disait Clifton.

En fin de compte, l'équipage avait repris confiance et se tenait bien.

"Il semble, dit un jour James Wall à Richard Shandon, que nos hommes aient pris au sérieux les discours du capitaine ; ils ont l'air de ne plus douter du succès.

— Ils ont tort, répondit Shandon ; s'ils réfléchissaient, s'ils examinaient la situation, ils comprendraient que nous marchons d'imprudence en imprudence.

— Cependant, reprit Wall, nous voici dans une mer plus libre ; nous revenons vers des routes déjà reconnues ; n'exagérez-vous pas, Shandon ?

— Je n'exagère rien, Wall ; la haine, la jalousie, si vous le voulez, que m'inspire Hatteras ne m'aveuglent pas. Répondez-moi, avez-vous visité les soutes au charbon ?

— Non, répondit Wall.

— Eh bien ! descendez-y, et vous verrez avec quelle rapidité nos approvisionnements diminuent. Dans le principe, on aurait dû naviguer surtout à la voile ; l'hélice étant réservée pour remonter les courants ou les vents contraires, notre combustible ne devait être employé qu'avec la plus sévère économie ; car, qui peut dire en quel endroit de ces mers et pour combien d'années nous pouvons être retenus ? Mais Hatteras, poussé par cette frénésie d'aller en avant, de remonter jusqu'à ce pôle inaccessible, ne se préoccupe plus d'un pareil détail. Que le vent soit contraire ou non, il marche à toute vapeur, et, pour peu que cela continue, nous risquons d'être fort embarrassés, sinon perdus.

— Dites-vous vrai, Shandon ? cela est grave alors !

— Oui, Wall, grave, non-seulement pour la machine qui, faute de combustible, ne nous serait d'aucune utilité dans une circonstance critique, mais grave aussi au point de vue d'un hivernage auquel il faudra tôt ou tard arriver. Or, il faut un peu songer au froid dans un pays où le mercure gèle fréquemment dans le thermomètre (1).

— Mais, si je ne me trompe, Shandon, le capitaine compte renouveler son approvisionnement à l'île Beechey ; il doit y trouver du charbon en grande quantité.

— Va-t-on où l'on veut, dans ces mers, Wall ? Peut-on compter trouver tel détroit libre de glace ? Et s'il manque l'île Beechey, et s'il ne peut y parvenir, que deviendrons-nous ?

— Vous avez raison, Shandon ; Hatteras me paraît imprudent ; mais pourquoi ne lui faites-vous pas quelques observations à ce sujet ?

— Non, Wall, répondit Shandon avec une amertume mal déguisée ; j'ai résolu de me taire ; je n'ai plus la responsabilité du navire ; j'attendrai les événements ; on me commande, j'obéis, et je ne donne pas d'opinion.

— Permettez-moi de vous dire que vous avez tort, Shandon, puisqu'il s'agit d'un intérêt commun, et que ces imprudences du capitaine peuvent nous coûter fort cher à tous.

— Et si je lui parlais, Wall, m'écouterait-il ?

— Wall n'osa répondre affirmativement.

— Mais, ajouta-t-il, il écouterait peut-être les représentations de l'équipage.

— L'équipage ! fit Shandon en haussant les épaules ; mais, mon pauvre Wall, vous ne l'avez donc pas observé ? Il est animé d'un tout autre sentiment que celui de son salut ! Il sait qu'il s'avance vers le soixante-douzième parallèle, et qu'une somme de mille livres lui est acquise par chaque degré gagné au-delà de cette latitude.

— Vous avez raison, Shandon, répondit Wall, et le capitaine a pris le meilleur moyen de tenir ses hommes.

— Sans doute, répondit Shandon, pour le présent du moins.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'en l'absence de dangers ou de fatigues, par une mer libre, cela ira tout seul ; Hatteras les a pris par l'argent ; mais ce que

l'on fait pour l'argent, on le fait mal. Viennent donc les circonstances difficiles, les dangers, la misère, la maladie, le découragement, le froid, au-devant duquel nous nous précipitons en insensés, et vous verrez si ces gens-là se souviennent encore d'une prime à gagner !

— Alors, selon vous, Shandon, Hatteras ne réussira pas ?

— Non, Wall, il ne réussira pas ; dans une pareille entreprise, il faut entre les chefs une parfaite communauté d'idées, une sympathie qui n'existent pas. J'ajoute qu'Hatteras est un fou ; son passé tout entier le prouve ! Enfin, nous verrons ! il peut arriver des circonstances telles, que l'on soit forcé de donner le commandement du navire à un capitaine moins aventureux...

— Cependant, dit Wall, en secouant la tête d'un air de doute, Hatteras aura toujours pour lui...

— Il aura, répliqua Shandon, en interrompant l'officier, il aura le Dr. Clawbonny, un savant qui ne pense qu'à savoir ; Johnson, un marin esclave de la discipline, et qui ne prend pas la peine de raisonner ; peut-être un ou deux hommes encore, comme Bell, le charpentier, quatre au plus, et nous sommes dix-huit à bord ! Non, Wall, Hatteras n'a pas la confiance de l'équipage, il le sait bien, il l'amorce par l'argent ; il a profité habilement de la catastrophe de Franklin pour opérer un revirement dans ces esprits mobiles ; mais cela ne durera pas, vous dis-je ; s'il ne parvient pas à atterrir à l'île Beechey, il est perdu !

— Si l'équipage pouvait se douter...

— Je vous engage, répondit vivement Shandon, à ne pas lui communiquer ces observations ; il les fera de lui-même. En ce moment, d'ailleurs, il est bon de continuer à suivre la route du nord. Mais qui sait si ce qu'Hatteras croit être une marche vers le pôle n'est pas un retour sur ses pas ? Au bout du canal MacClintock est la baie Melville, et là débouche cette suite de détroits qui ramènent à la baie de Baffin. Qu'Hatteras y prenne garde ! Le chemin de l'est est plus facile que celui du nord."

On voit par ces paroles quelles étaient les dispositions de Shandon, et combien le capitaine avait droit de pressentir un traitre en lui.

Shandon raisonnait juste, d'ailleurs, quand il attribuait la satisfaction actuelle de l'équipage à cette perspective de dépasser bientôt le soixante-douzième parallèle. Cet appât d'argent s'empara des moins audacieux du bord. Clifton avait fait le compte de chacun avec une grande exactitude.

En retranchant le capitaine et le docteur, qui ne pouvaient être admis à partager la prime, il restait seize hommes sur le *Forward*. La prime était de mille livres, cela donnait une prime de soixante-deux livres et demie (2) par tête et par degré. Si jamais on parvenait au pôle, les dix-huit degrés à franchir réservaient à chacun une somme de cent vingt-cinq livres (3), c'est-à-dire une fortune. Cette fantaisie-là coûterait dix-huit mille livres (4) au capitaine ; mais il était assez riche pour se payer une pareille promenade au pôle.

Ces calculs enflammèrent singulièrement l'avidité de l'équipage, comme on peut le croire, et plus d'un aspirait à dépasser cette latitude dorée, qui, quinze jours auparavant, se réjouissait de descendre vers le sud.

Le *Forward*, dans la journée du 16 juin, rangea le cap Avorth. Le mont Rawlinson dressait ses pics blancs vers le ciel ; la neige et la brume le faisaient paraître colossal en exagérant sa distance ; la température se maintenait à quelques degrés au-dessus de glace ; des cascades et des cataractes improvisées se développaient sur les flancs de la montagne ; les avalanches se précipitaient avec une détonation semblable aux décharges continues de la grosse artillerie. Les glaciers, étalés en longues nappes blanches, projetaient une immense réverbération dans l'espace. La nature boréale aux prises avec le dégel offrait aux yeux un splendide spectacle. Le brick rasait la côte de fort près ; on apercevait sur quelques rocs abrités de rares bruyères, dont les fleurs roses sortaient timidement entre les neiges, des lichens maigres d'une couleur rougeâtre, et les pousses d'une espèce de saule nain, qui rampaient sur le sol.

Enfin, le 19 juin, par ce fameux soixante-douzième degré de latitude, on doubla la pointe Minto, qui forme l'une des extrémités de la baie Ommaney ; le brick entra dans la baie Melville, surnommée la mer d'Argent par Bolton ; ce joyeux marin se livra sur ce sujet à mille facéties dont le bon Clawbonny rit de grand cœur.

La navigation du *Forward*, malgré une forte brise du nord-est, fut assez facile pour que, le 23 juin, il dépassât le soixante-quatorzième degré de latitude. Il se trouvait au milieu du bassin de Melville, l'une des mers les plus considérables de ces régions. Cette mer fut traversée pour la première fois par le capitaine Parry, dans sa grande expédition de 1819, et ce fut là que son équipage gagna la prime de cinq mille livres promise par acte du gouvernement.

Clifton se contenta de remarquer qu'il y avait deux degrés du soixante-douzième au soixante-quatorzième : cela faisait déjà cent vingt-cinq livres à son crédit. Mais on lui fit observer que la fortune dans ces parages était peu de chose, qu'on ne pouvait se dire riche qu'à la condition de boire sa richesse ; il semblait donc convenable d'attendre le moment où l'on roulerait sous la table d'une taverne de Liverpool, pour se réjouir et se frotter les mains.

(1) 1,552 fr. 50c.

(2) 23,125 fr.

(3) 450,000 francs.

##### CHAPITRE XIX. — UNE BALEINE EN VUE

Le bassin de Melville, quoique aisément navigable, n'était pas dépourvu de glaces ; on apercevait d'immenses ice-fields prolongés jusqu'aux limites de l'horizon ; ça et là apparaissaient quelques ice-bergs, mais immobiles et comme ancrés au milieu des champs glacés. Le *Forward* suivait à toute vapeur de larges passes où ses évolutions devenaient faciles. Le vent changeait fréquemment, sautant avec brusquerie d'un point du compas à l'autre.

La variabilité du vent dans les mers arctiques est un fait remarquable, et souvent quelques minutes à peine séparent un calme plat d'une tempête désordonnée. C'est ce qu'Hatteras éprouva le 23 juin, au milieu même de l'immense baie.

Les vents les plus constants soufflent généralement de la banquise à la mer libre et sont très-froids. Ce jour-là le thermomètre descendit de quelques degrés ; le vent sauta dans le sud, et d'immenses rafales, passant au-dessus des champs de glace, vinrent se débarrasser de leur humidité sous la forme d'une neige épaisse. Hatteras fit immédiatement carguer les voiles dont il aidait l'hélice, mais pas si vite que son petit perroquet ne fût emporté en un clin d'œil.

Hatteras commanda ses manœuvres avec le plus grand sang-froid, et ne quitta pas le pont pendant la tempête ; il fut obligé de fuir devant le temps et de remonter dans l'ouest. Le vent soufflait des vagues énormes au milieu desquelles se balançaient des glaçons de toutes formes arrachés aux ice-fields environnants ; le brick était secoué comme un jouet d'enfant, et les débris des packs se précipitaient sur sa coque ; par moment, il s'élevait perpendiculairement au sommet d'une montagne liquide ; sa proue d'acier, ramassant la lumière diffuse, étincelait comme une barre de métal en fusion ; puis il descendait dans un abîme, donnant de la tête au milieu des tourbillons de sa fumée, tandis que son hélice, hors de l'eau, tournait à vide avec un bruit sinistre et frappait l'air de ses branches émergées. La pluie, mêlée à la neige, tombait à torrents.

Le docteur ne pouvait manquer une occasion pareille de se faire tremper jusqu'aux os ; il demeura sur le pont en proie à toute cette émouvante admiration qu'un savant sait extraire d'un tel spectacle. Son plus proche voisin n'aurait pu entendre sa voix ; il se taisait donc et regardait ; mais en regardant, il fut témoin d'un phénomène bizarre et particulier aux régions hyperboréennes.

La tempête était circonscrite dans un espace restreint et ne s'étendait pas à plus de trois ou quatre milles ; en effet, le vent qui passe sur les champs de glace perd beaucoup de sa force et ne peut porter loin ses violences désastreuses ; le docteur apercevait de temps à autre, par quelque embellie, un ciel serein et une mer tranquille au delà des ice-fields ; il suffisait donc au *Forward* de se diriger à travers les passes pour retrouver une navigation paisible ; seulement il courait risque d'être jeté sur ces bancs mobiles qui obéissent au mouvement de la houle. Cependant, Hatteras parvint, au bout de quelques heures, à conduire son navire en mer calme, tandis que la violence de l'ouragan, faisant rage à l'horizon, venait expirer à quelques encablures du *Forward*.

Le bassin de Melville ne présentait plus alors le même aspect ; sous l'influence des vagues et des vents, un grand nombre de montagnes, détachées des côtes, dérivèrent vers le nord, se croisant et se heurtant dans toutes les directions. On pouvait en compter plusieurs centaines ; mais la baie est fort large et le brick les évita facilement. Le spectacle était magnifique de ces masses flottantes qui, douées de vitesses inégales, semblaient lutter entre elles sur ce vaste champ de course.

Le docteur en était à l'enthousiasme, quand Simpson, le harponneur, s'approcha et lui fit remarquer les teintes changeantes de la mer ; ces teintes variaient du bleu intense jusqu'au vert olive ; de longues bandes s'allongeaient du nord au sud avec des arêtes si vivement tranchées, que l'on pouvait suivre jusqu'à perte de vue leur ligne de démarcation. Parfois aussi, des nappes transparentes prolongeaient d'autres nappes entièrement opaques.

— Eh bien, monsieur Clawbonny, que pensez-vous de cette particularité ? dit Simpson.

— Je pense, mon ami, répondit le docteur, ce que pensait le baleinier Scoresby sur la nature de ces eaux diversement colorées : c'est que les eaux bleues sont dépourvues de ces milliards d'animalcules et de méduses dont sont chargées les eaux vertes ; il a fait diverses expériences à ce sujet, et je l'en crois volontiers.

— Oh ! monsieur, il y a un autre enseignement à tirer de la coloration de la mer.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur Clawbonny, et, foi de harponneur, si le *Forward* était seulement un baleinier, je crois que nous aurions beau jeu.

— Cependant, répondit le docteur, je n'aperçois pas la moindre baleine.

— Bon ! nous ne tarderons pas à en voir, je vous le promets. C'est une fameuse chance pour un pêcheur de rencontrer ces bandes vertes sous cette latitude.

— Et pourquoi ? demanda le docteur, que ces remarques faites par des gens du métier intéressaient vivement.

— Parce que c'est dans ces eaux vertes, répondit Simpson, que l'on pêche les baleines en plus grande quantité.

— Et la raison, Simpson ?

— C'est qu'elles y trouvent une nourriture plus abondante.

— Vous êtes certain de ce fait ?

— Oh ! je l'ai expérimenté cent fois, monsieur Clawbonny, dans la mer de Baffin ; je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas de même dans la baie Melville.

— Vous devez avoir raison, Simpson.

— Et tenez, répondit celui-ci en se penchant au-dessus du bastingage, regardez, monsieur Clawbonny.

— Tiens, répondit le docteur, on dirait le sillage d'un navire !

— Eh bien, répondit Simpson, c'est une substance grasseuse que la baleine laisse après elle. Croyez-moi, l'animal qui l'a produite ne doit pas être loin !

En effet, l'atmosphère était imprégnée d'une forte odeur de fraichin. Le docteur se prit donc à considérer attentivement la surface de la mer, et la prédiction du harponneur ne tarda pas à se vérifier. La voix de Foker se fit entendre au haut du mât.

— Une baleine, cria-t-il, sous le vent à nous !

Tous les regards se portèrent dans la direction indiquée ; une trombe peu élevée qui jaillissait de la mer fut aperçue à un mille du brick.

— La voilà ! la voilà ! s'écria Simpson, que son expérience ne pouvait tromper.

— Elle a disparu, répondit le docteur.

— On saurait bien la retrouver, si cela était nécessaire," dit Simpson avec un accent de regret.

Mais, à son grand étonnement, et bien que personne n'eût osé le demander, Hatteras donna l'ordre d'armer la baleinière ; il n'était pas fâché de procurer cette distraction à son équipage, et même de recueillir quelques barils d'huile. Cette permission de chasse fut donc accueillie avec satisfaction.

Quatre matelots prirent place dans la baleinière ; Johnson, à l'arrière, fut chargé de la diriger ; Simpson se tint à l'avant, le harpon à la main. On ne put empêcher le docteur de se joindre à l'expédition. La mer était assez calme. La baleinière déborda rapidement, et, dix minutes après, elle se trouvait à un mille du brick.

La baleine, munie d'une nouvelle provision d'air, avait plongé de nouveau ; mais elle revint bientôt à la surface, et lança à une quinzaine de pieds ce mélange de vapeurs et de mucosités qui s'échappe de ses évents.

— La ! la ! fit Simpson, en indiquant un point à huit cents yards de la chaloupe.

Celle-ci se dirigea rapidement vers l'animal, et le brick, l'ayant aperçu de son côté, se rapprocha en se tenant sous petite vapeur.

L'énorme cétacé disparaissait et reparissait au gré des vagues, montrant son dos noirâtre, semblable à un écuil échoué en pleine mer ; une baleine ne nage pas vite, lorsqu'elle n'est pas poursuivie, et celle-ci se laissait bercer indolamment.

La chaloupe s'approchait silencieusement en suivant ces eaux vertes dont l'opacité empêchait l'animal de voir son ennemi. C'est un spectacle toujours émouvant que celui d'une barque fragile s'attaquant à ces monstres ; celui-ci pouvait mesurer cent trente pieds environ, et il n'est pas rare de rencontrer, entre le soixante-douzième et le quatre-vingtième degré, des baleines dont la taille dépasse cent quatre-vingts pieds ; d'anciens écrivains ont même parlé d'animals longs de plus de sept cents pieds ; mais il faut les ranger dans les espèces dites "immuables".

Bientôt la chaloupe se trouva près de la baleine. Simpson fit un signe de la main, les rames s'arrêtèrent, et, brandissant son harpon, l'adroit marin le lança avec force ; cet engin, armé de javelines barbelées, s'enfonça dans l'épaisse couche de graisse. La baleine blessée rejeta sa queue en arrière et plongea. Aussitôt les quatre avirons furent relevés perpendiculairement ; le corde, attachée au harpon et disposée à l'avant, se déroula avec une rapidité extrême, et la chaloupe fut entraînée, pendant que Johnson la dirigeait adroitement.

La baleine, dans sa course, s'éloignait du brick et s'avancait vers les ice-bergs en mouvement ; pendant une demi-heure, elle fila ainsi ; il fallait mouiller la corde du harpon pour qu'elle ne prit pas feu par le frottement. Lorsque la vitesse de l'animal parut se ralentir, la corde fut retirée peu à peu et soigneusement roulée sur elle-même ; la baleine reparut bientôt à la surface de la mer, qu'elle battait de sa queue formidable ; de véritables trombes d'eau soulevées par elle retombaient en pluie violente sur la chaloupe. Celle-ci se rapprocha rapidement ; Simpson avait saisi une longue lance et s'appretait à combattre l'animal corps à corps.

Mais celui-ci prit à toute vitesse par une passe que deux montagnes de glace laissaient entre elles. La poursuite devenait alors extrêmement dangereuse.

— Diable ! fit Johnson.

— En avant ! en avant ! Ferme, mes amis, s'écriait Simpson possédé de la furie de la chasse ; la baleine est à nous !

— Mais nous ne pouvons la suivre dans les ice-bergs, répondit Johnson en maintenant la chaloupe.

— Si ! si ! cria Simpson.

— Non ! non ! firent quelques matelots.

— Oui ! s'écriaient les autres.

Pendant la discussion, la baleine s'était engagée entre deux montagnes flottantes que la houle et le vent tendaient à réunir.

La chaloupe remorquée menaçait d'être entraînée dans cette passe dangereuse, quand Johnson, s'élançant à l'avant, une hache à la main, coupa la corde.

Il était temps ; les deux montagnes se rejoignaient avec une irrésistible puissance, écrasant entre elles le malheureux animal.

—Perdu ! s'écria Simpson.  
—Sauvés ! répondit Johnson.  
—Ma foi ! dit le docteur qui n'avait pas sourcillé, cela valait la peine d'être vu !

La force d'écrasement de ces montagnes est énorme. La baleine venait d'être victime d'un accident souvent répété dans ces mers. Scoresby raconte que, dans le cours d'un seul été, trente baleines ont ainsi péri dans la baie de Baffin ; il vit un trois-mâts aplati en une minute entre deux immenses murailles de glace, qui, se rapprochant avec une effroyable rapidité, le firent disparaître corps et biens. Deux autres navires, sous ses yeux, furent percés de part en part, comme à coups de lance, par des glaçons aigus de plus de cent pieds de longueur, qui se rejoignirent à travers les bordages.

Quelques instants après, la chaloupe accostait le brick et reprenait sur le pont sa place accoutumée.

—C'est une leçon, dit Shandon à haute voix, pour les imprudents qui s'aventurent dans les passes !

#### CHAPITRE XX. — L'ÎLE BEECHY

Le 25 juin, le *Forward* arrivait en vue du cap Dundas, à l'extrémité nord-ouest de la terre du Prince-de-Galles. Là, les difficultés s'accrochèrent au milieu des glaces plus nombreuses. La mer se rétrécit en cet endroit, et la ligne des îles Crozier, Young, Day, Lowther, Garret, rangées comme des forts au-devant d'une rade, obligent les ice-streams à s'accumuler dans le détroit. Ce que le brick, en toute autre circonstance, eût fait en une journée, lui prit du 25 au 30 juin ; il s'arrêtait, revenant sur ses pas, attendant l'occasion favorable pour ne pas manquer l'île Beechey, dépendant beaucoup de charbon, se contentant de modérer son feu pendant ses haltes, mais sans jamais l'éteindre, afin d'être en pression à toute heure de jour et de nuit.

Hatteras connaissait aussi bien que Shandon l'état de son approvisionnement ; mais, certain de trouver du combustible à l'île Beechey, il ne voulait pas perdre une minute par mesure d'économie ; il était fort retardé par suite de son détour dans le sud, et, quoiqu'il eût pris la précaution de quitter l'Angleterre dès le mois d'avril, il ne se trouvait pas plus avancé maintenant que les expéditions précédentes à pareille époque.

Le 30, on releva le cap Walker, à l'extrémité nord-est de la terre du Prince-de-Galles ; c'est le point extrême que Kennedy et Bellot aperçurent le 2 mai 1852, après une excursion à travers tout le North-Somerset. Déjà, en 1851, le capitaine Ommamney, de l'expédition Austin, avait eu le bonheur de pouvoir y ravitailler son détachement.

Ce cap, fort élevé, est remarquable par sa couleur d'un rouge brun ; de là, dans les temps clairs, la vue peut s'étendre jusqu'à l'entrée du canal Wellington. Vers le soir, on vit le cap Bellot séparé du cap Walker par la baie de MacLeod. Le cap Bellot fut ainsi nommé en présence du jeune officier français, que l'expédition anglaise salua d'un triple hurrah. En cet endroit, la côte est faite d'une pierre calcaire jaunâtre, d'apparence très-rugueuse ; elle est défendue par d'énormes glaçons que les vents du nord y entassent de la façon la plus imposante. Elle fut bientôt perdue de vue par le *Forward*, qui s'ouvrit, au travers des glaces mal cimentées, un chemin vers l'île Beechey, en traversant le détroit de Barrow.

Hatteras, résolu de marcher en ligne droite, pour ne pas être entraîné au-delà de l'île, ne quitta guère son poste pendant les jours suivants ; il montait fréquemment dans les barres de perroquet pour choisir les passes avantageuses. Tout ce que peuvent faire l'habileté, le sang-froid, l'audace, le génie même d'un marin, il le fit pendant cette traversée du détroit. La chance, il est vrai, ne le favorisait guère, car, à cette époque, il eût dû trouver la mer à peu près libre. Mais enfin, en ne ménageant ni sa vapeur, ni son équipage, ni lui-même, il parvint à son but.

Le 3 juillet, à onze heures du matin, l'ice-master signala une terre dans le nord ; son observation faite, Hatteras reconnut l'île Beechey, ce rendez-vous général des navigateurs arctiques. Là touchèrent presque tous les navires qui s'aventuraient dans ces mers. Là, Franklin établit son premier hivernage avant de s'enfoncer dans le détroit de Wellington. Là, Creswell, le lieutenant de MacClure, après avoir franchi quatre cent soixante-dix milles sur les glaces, rejoignit le *Phénix* et revint en Angleterre. Le dernier navire qui mouilla à l'île Beechey avec le *Forward* fut le *Fox* ; MacClintock s'y ravitailla le 11 août 1855 et y répara les habitations et les magasins ; il n'y avait pas deux ans de cela ; Hatteras était au courant de ces détails.

Le cœur du maître d'équipage battait fort à la vue de cette île ; lorsqu'il la visita, il était alors quartier-maître à bord du *Phénix* ; Hatteras l'interrogea sur la disposition de la côte, sur les facilités du mouillage, sur l'atterrissement possible ; le temps se faisait magnifique ; la température se maintenait à cinquante-sept degrés (× 14° centigr.).

—Eh bien, Johnson, demanda le capitaine, vous y reconnaissez-vous ?

—Oui, capitaine, c'est bien l'île Beechey ! Seulement, il nous faudra laisser porter un peu au nord ; la côte y est plus accostable.

—Mais les habitations, les magasins ? dit Hatteras.

—Oh ! vous ne pourrez les voir qu'après avoir

pris terre ; ils sont abrités derrière ces monticules que vous apercevez là-bas.

—Et vous y avez transporté des provisions considérables ?

—Considérables, capitaine. Ce fut ici que l'Amirauté nous envoya en 1835, sous le commandement du capitaine Inglefield, avec le steamer le *Phénix* et un transport chargé de provisions, le *Breadalbane* ; nous apportions de quoi ravitailler une expédition toute entière.

—Mais le commandant du *Fox* a largement puisé à ces provisions en 1855, dit Hatteras.

—Soyez tranquille, capitaine, répliqua Johnson, il en restera pour vous ; le froid conserve merveilleusement, et nous trouverons tout cela frais et en bon état comme au premier jour.

—Les vivres ne me préoccupent pas, répondit Hatteras ; j'en ai pour plusieurs années ; ce qu'il me faut, c'est du charbon.

—Eh bien, capitaine, nous en avons laissé plus de mille tonneaux ; ainsi vous pouvez être tranquille.

—Approchons-nous, reprit Hatteras, qui, sa lunette à la main, ne cessait d'observer la côte.

—Vous voyez cette pointe, reprit Johnson ; quand nous l'aurons doublée, nous serons bien près de notre mouillage. Oui, c'est bien de cet endroit que nous sommes partis pour l'Angleterre avec le lieutenant Creswell et les douze malades de l'*Investigator*. Mais si nous avons eu le bonheur de rapatrier le lieutenant du capitaine MacClure, l'officier Bellot, qui nous accompagnait sur le *Phénix*, n'a jamais revu son pays ! Ah ! c'est là un triste souvenir. Mais, capitaine, je pense que nous devons mouiller ici-même.

—Bien, répondit Hatteras. Et il donna ses ordres en conséquence. Le *Forward* se trouvait dans une petite baie naturellement abritée contre les vents du nord, de l'est et du sud, et à une encablure de la côte environ.

—Monsieur Wall, dit Hatteras, vous ferez préparer la chaloupe, et vous l'enverrez avec six hommes pour transporter le charbon à bord.

—Oui, capitaine, répondit Wall.

—Je vais me rendre à terre dans la pirogue, avec le docteur et le maître d'équipage. Monsieur Shandon, vous voudrez bien nous accompagner ?

—A vos ordres, répondit Shandon.

Quelques instants après, le docteur, muni de son attirail de chasseur et de savant, prenait place dans la pirogue avec ses compagnons ; dix minutes plus tard, ils débarquaient sur une côte assez basse et rocailleuse.

—Guidez-nous, Johnson, dit Hatteras. Vous y retrouvez-vous ?

—Parfaitement, capitaine ; seulement, voici un monument que je ne m'attendais pas à rencontrer en cet endroit !

—Cela ! s'écria le docteur, je sais ce que c'est ; approchons-nous ; cette pierre va nous dire elle-même ce qu'elle est venue faire jusqu'ici.

Les quatre hommes s'avancèrent, et le docteur dit en se découvrant :

—Ceci, mes amis, est un monument élevé à la mémoire de Franklin et de ses compagnons.

En effet, lady Franklin ayant remis, en 1855, une table de marbre noir au docteur Kane, en confia une seconde en 1858 à MacClintock, pour être déposée à l'île Beechey. MacClintock s'acquitta religieusement de ce devoir, et il plaça cette table non loin d'une stèle funéraire érigée déjà à la mémoire de Bellot par les soins de sir John Barrow.

Cette table portait l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE DE

FRANKLIN, CROZIER, FITZ-JAMES,

ET DE TOUTS LEURS VAILLANTS FRÈRES

Officiers et fidèles compagnons qui ont souffert et péri pour la cause de la science et pour la gloire de leur patrie.

Cette pierre est érigée près du lieu où ils ont passé leur premier hiver arctique et d'où ils sont partis pour triompher des obstacles ou pour mourir.

Elle consacre le souvenir de leurs compatriotes et amis qui les admirèrent,

et de l'angoisse maîtrisée par la foi de celle qui a perdu dans le chef de l'expédition le plus dévoué et le plus affectionné des époux.

C'est ainsi qu'ils conduisit au port suprême où tous reposent.

1855

Cette pierre, sur une côte perdue de ces régions lointaines, parlait douloureusement au cœur ; le docteur, en présence de ces regrets touchants, sentit les larmes venir à ses yeux. A la place même où Franklin et ses compagnons passèrent, pleins d'énergie et pleins d'espoir, il ne restait plus qu'un morceau de marbre pour souvenir ! Et malgré ce sombre avertissement de la destinée, le *Forward* allait s'élançer sur la route de l'*Erebus* et du *Terror*.

Hatteras s'arracha le premier à cette périlleuse contemplation et gravit rapidement un monticule assez élevé, presque entièrement dépourvu de neige.

—Capitaine, lui dit Johnson en le suivant, de là nous apercevrons les magasins.

Shandon et le docteur les rejoignirent au moment où ils atteignaient le sommet de la colline.

Mais, de là, leurs regards se perdirent sur de vastes plaines qui n'offraient aucun vestige d'habitation.

—Voilà qui est singulier, dit le maître d'équipage.

—Eh bien ! et ces magasins ? dit vivement Hatteras.

—Je ne sais... je ne vois... balbutia Johnson.

—Vous vous serez trompé de route, dit le docteur.

—Il me semble pourtant, reprit Johnson en réfléchissant, qu'à cet endroit même...

—Enfin, dit impatiemment Hatteras, où devons-nous aller ?

—Descendons, fit le maître d'équipage, car il est impossible que je me trompe ; depuis sept ans, je puis avoir perdu la mémoire de ces localités.

—Surtout, répondit le docteur, quand le pays est d'une uniformité si monotone.

—Et cependant... murmura Johnson. Shandon n'avait pas fait une observation.

Au bout de quelques minutes de marche, Johnson s'arrêta.

—Mais non, s'écria-t-il, non, je ne me trompe pas !

—Eh bien ? dit Hatteras en regardant autour de lui.

—Qui vous fait parler ainsi, Johnson ? demanda le docteur.

—Voyez-vous ce renflement du sol ? dit le maître d'équipage en indiquant sous ses pieds une sorte d'extumescence dans laquelle trois saillies se distinguaient parfaitement.

—Qu'en concluez-vous ? demanda le docteur.

—Ce sont là, répondit Johnson, les trois tombes des marins de Franklin ! J'en suis sûr, je ne me suis pas trompé, et à cent pas de nous devraient se trouver les habitations, et si elles n'y sont pas... c'est que...

Il n'osa pas achever sa pensée ; Hatteras s'était précipité en avant, et un violent mouvement de désespoir s'empara de lui. Là avait dû s'élever en effet les magasins tant désirés, avec ces approvisionnements de toutes sortes sur lesquels il comptait ; mais la ruine, le pillage, le bouleversement, la destruction avaient passé là où des mains civilisées créèrent d'immenses ressources pour les navigateurs épuisés. Qui s'était livré à ces déprédations ? Les animaux de ces contrées, les loups, les renards, les ours ? Non, car ils n'eussent détruit que les vivres, et il ne restait pas un lambeau de tente, pas une pièce de bois, pas un morceau de fer, pas une parcelle d'un métal quelconque, et, circonstance plus terrible pour les gens du *Forward*, pas un fragment de combustible !

Evidemment les Esquimaux, qui ont été souvent en relation avec les navires européens, ont fini par apprendre la valeur de ces objets, dont ils sont complètement dépourvus ; depuis le passage du *Fox*, ils étaient venus et revenus à ce lieu d'abondance, prenant et pillant sans cesse, avec l'intention bien raisonnée de ne laisser aucune trace de ce qui avait été ; maintenant, un long rideau de neige recouvrait le sol.

Hatteras était confondu. Le docteur regardait en secouant la tête. Shandon se taisait toujours, et un observateur attentif eût surpris un méchant sourire sur ses lèvres.

En ce moment, les hommes envoyés par le lieutenant Wall arrivèrent. Ils comprirent tout. Shandon s'avança vers le capitaine et lui dit :

—Monsieur Hatteras, il me semble inutile de se désespérer ; nous sommes heureusement à l'entrée du détroit de Barrow, qui nous ramènera à la mer de Baffin !

—Monsieur Shandon, répondit Hatteras, nous sommes heureusement à l'entrée du détroit de Wellington, et il nous conduira au nord !

—Et comment navigerons-nous, capitaine ?

—A la voile, monsieur ! Nous avons encore pour deux mois de combustible, et c'est plus qu'il ne nous en faut pendant notre prochain hivernage.

—Vous me permettez de vous dire, reprit Shandon...

—Je vous permettrai de me suivre à mon bord, monsieur, répondit Hatteras.

Et, tournant le dos à son second, il revint vers le brick et s'enferma dans sa cabine.

Pendant deux jours, le vent fut contraire ; le capitaine ne reparut pas sur le pont. Le docteur mit à profit ce séjour forcé en parcourant l'île Beechey ; il recueillit les quelques plantes qu'une température relativement élevée laissait croître çà et là, sur les rocs dépourvus de neige, quelques bruyères, des lichens peu variés, une espèce de renoncule jaune, une sorte de plante semblable à l'oseille, avec des feuilles larges de quelques lignes au plus, et des saxifrages assez vigoureux.

La faune de cette contrée était supérieure à celle flore si restreinte ; le docteur aperçut de longues troupes d'oies et de grues qui s'enfouaient dans le nord ; les perdrix, les eiderducks d'un bleu noir, les chevaliers, sorte d'échassiers de la classe des scolopax, des northern-divers, plongeurs au corps très-long, de nombreux ptarmides, espèce de gelinottes fort bonnes à manger, les dovekies avec le corps noir, les ailes tachetées de blanc, les pattes et le bec rouges comme du corail, les bandes criardes de kitty-wakes et les gros loons au ventre blanc représentaient dignement l'ordre des oiseaux.

Le docteur fut assez heureux pour tuer quelques lièvres gris qui n'avaient pas encore revêtu leur blanche fourrure d'hiver, et un renard bleu que Duk força avec un remarquable talent. Quelques ours, habitués évidemment à redouter la présence de l'homme, ne se laissèrent pas approcher, et les phoques étaient extrêmement fuyards, par la même raison sans doute que leurs ennemis les ours. La baie regorgeait

d'une sorte de buccin fort agréable à déguster. La classe des animaux articulés, ordre des diptères, famille des culicidés, division des némo-cères, fut représentée par un simple moustique, un seul, dont le docteur eut la joie de s'emparer après avoir subi ses morsures. En qualité de conchyliologue, il fut moins favorisé, et il dut se borner à recueillir une sorte de moule et quelques coquilles bivalves.

(A continuer.)

#### CONGRÈS DE BRUXELLES

A l'occasion de l'exposition internationale qui aura lieu en septembre prochain à Bruxelles, le comité général du Congrès d'hygiène et de sauvetage a fixé, ainsi qu'il suit, le programme des questions d'hygiène qui seront soumises à la discussion du Congrès :

1. Quels sont les avantages des distributions d'eau et quels sont les moyens employés pour en procurer aux centres de population ? Discuter les inconvénients qui résultent de la prise d'eau pour les populations du bassin hydrographique. Préciser le chiffre de la consommation normale par tête d'habitant.

2. Quel est le système le plus pratique pour débarrasser une ville de ses immondices et de ses boues ? Indiquer les moyens : (a) d'épurer les eaux d'égout, c'est-à-dire de les débarrasser des matières en solution et en suspension, et de fixer les gaz nuisibles et incommodes ; (b) d'utiliser les eaux vannes ; (c) de remédier à l'altération des cours d'eau par les résidus industriels ; (d) de combattre les effets nuisibles des fumiers placés à proximité des habitations.

Déterminer les circonstances qui doivent régler le choix des désinfectants et des antiseptiques.

3. Comment peut-on constater sûrement et facilement la mort réelle ? Le permis d'inhumation doit-il être précédé d'une constatation par un homme compétent ? Faut-il recommander l'institution des coroners anglais ?

Quelles sont les mesures qui peuvent concilier les garanties contre l'inhumation précipitée et le prompt enlèvement des cadavres ? Faut-il établir des dépôts mortuaires ? Dans l'affirmative, quel est le meilleur mode d'installation et quelles sont les précautions à prendre pour le transport des morts ?

Indiquer les avantages et les inconvénients des inhumations ordinaires et des divers modes de crémation.

4. Quelles sont les causes de l'excessive mortalité des nouveau-nés et des enfants en bas-âge, légitimes ou illégitimes ?

Discuter le service des nourrices dans les grandes villes et l'hygiène propre aux enfants nourris artificiellement, les avantages et les inconvénients de l'emploi des petites voitures ; l'utilité des hospices spéciaux dans les stations maritimes pour les enfants scrofuleux et l'opportunité d'établir des écoles spéciales pour les enfants rachitiques.

5. A quelles conditions de salubrité doivent satisfaire : (a) les hospices, les hôpitaux et les maternités ; (b) les installations provisoires, telles que les hôpitaux temporaires et les ambulances civiles ?

6. Comment peut-on concilier les intérêts de la liberté avec ceux de la santé publique dans les lois et règlements : (a) sur les quarantaines et lazarets ; (b) sur les maladies transmissibles de l'animal à l'homme, telles que la rage, le farcin, la morve, etc. ; (c) sur les mesures prophylactiques contre la propagation des épizooties ?

Quelles sont les moyens de désinfecter les écuries, les étables, les navires, les wagons et les maisons contaminées ?

Quelles sont les règles à suivre dans le transport du bétail destiné à l'abattage, afin de pourvoir : (a) à la sécurité de la voie publique ; (b) à la santé de l'animal ?

Quelles sont les précautions à prendre dans le transport, l'abattage et l'enfouissement d'un animal atteint de maladie contagieuse ? L'incinération du cadavre est-elle recommandable dans ce cas ?

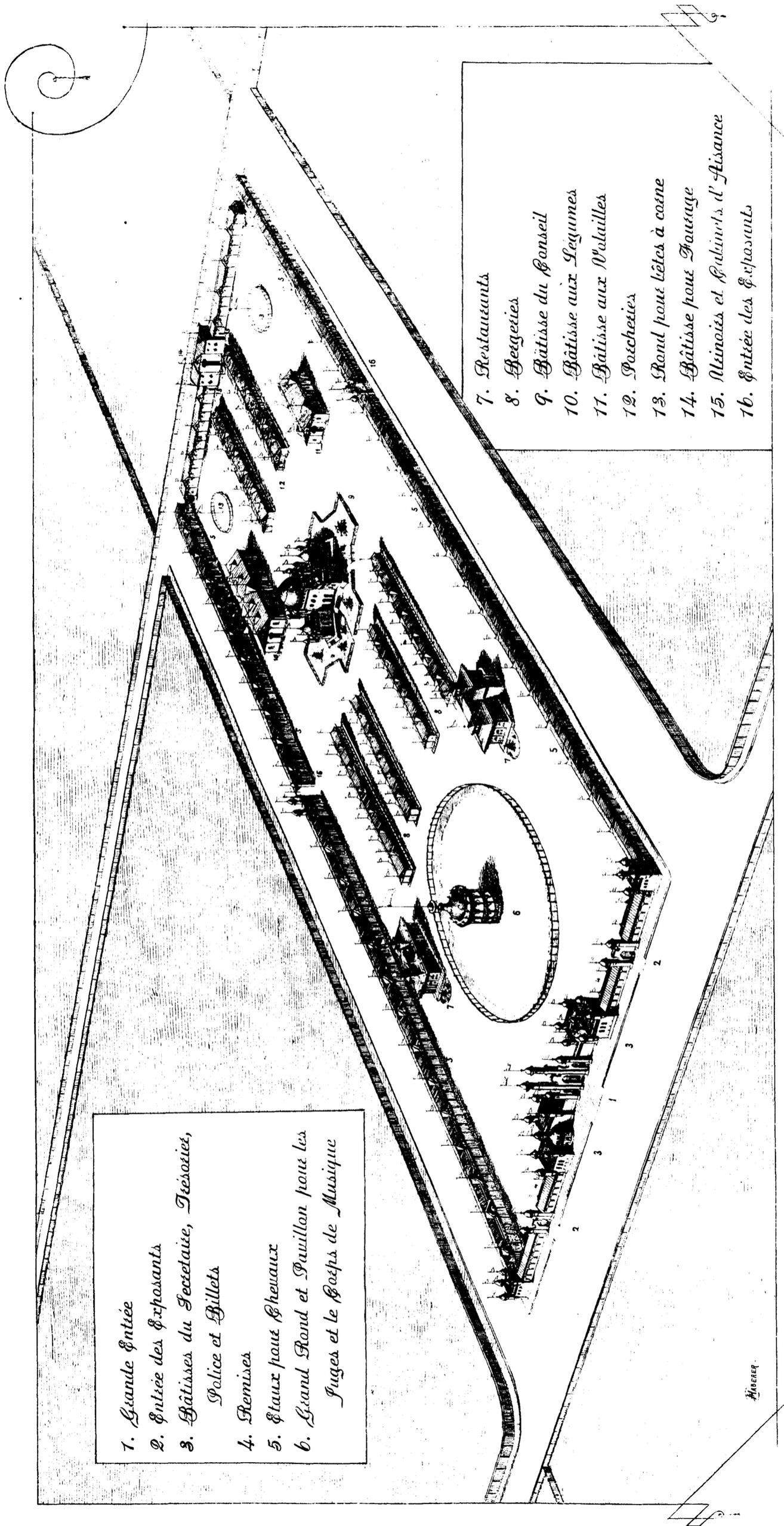
7. Quels sont les meilleurs systèmes de chauffage et de ventilation des locaux destinés à recevoir un grand nombre de personnes, tels que salles de spectacle, écoles, crèches, salles d'hôpitaux, etc. ?

8. Influence hygiénique du boisement et des plantations, de la fixation des dunes, du drainage des marais et des terres humides.

Moyens de remédier à l'insalubrité des routiers, des rizières et des prairies irriguées avec des eaux limoneuses.

9. Rechercher les moyens d'uniformiser les renseignements statistiques des divers pays pour les rendre comparables.

—Ce n'est pas le certificat d'une personne dont on peut soupçonner la véracité, mais bien au contraire, l'affirmation d'hommes qui ont, avant tout, à cœur le respect et l'honneur de la profession pour objectif. Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul dans la Puissance qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ses garanties indiscutables. C'est à l'acheteur, s'il ne veut pas être trompé, à vérifier lui-même l'exactitude de la préparation qu'on lui offre sous le titre de Vin de Quinine. Allez donc chez MM. Devins et Bolton et vous serez satisfaits.



1. Grande Entrée  
 2. Entrée des Exposants  
 3. Bâtisses du Secrétaire, Trésorier, Police et Billets  
 4. Remises  
 5. Eaux pour Chevaux  
 6. Grand Rond et Pavillon pour les Juges et le Corps de Musique

7. Restaurants  
 8. Bergeries  
 9. Bâtisse du Conseil  
 10. Bâtisse aux Légumes  
 11. Bâtisse aux Volailles  
 12. Pochettes  
 13. Rond pour lêtes à corne  
 14. Bâtisse pour Fourage  
 15. Ateliers et Ateliers d'Aisance  
 16. Entrée des Exposants

VUE GÉNÉRALE DES BÂTISSSES PERMANENTES DE L'EXPOSITION DE MONTRÉAL, CANADA—(ROY & RESTER, ARCHITECTES)

MOORE



LE TEMPS DE LA MOISSON—D'APRÈS BOUGEREAU

## MONSEIGNEUR BOURGET

Sa Grandeur a éprouvé, cette semaine, un grand soulagement à ses souffrances, et un mieux sensible s'est manifesté dans sa santé. Tellement qu'aujourd'hui, l'on espère le voir se rétablir, du moins autant que son âge et les infirmités qui en dépendent peuvent le permettre.

## HISTORIQUE DU CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL.

## I

La construction du chemin de fer intercolonial est maintenant passée dans le domaine des faits accomplis ; les voyageurs, désireux de connaître les provinces maritimes, peuvent faire le trajet de Québec à Halifax en vingt-deux heures et demie.

L'importance de ce chemin n'a échappé à aucun des hommes d'Etat qui ont présidé aux destinées du Canada depuis bientôt quarante ans, soit qu'ils l'aient considéré au point de vue militaire, soit comme communication indépendante des Etats-Unis avec l'Angleterre pendant l'hiver par le moyen du port d'Halifax, soit enfin qu'ils aient considéré ce chemin au point de vue du développement commercial, industriel et agricole des provinces qu'il traverse.

L'idée de ce chemin, comme je viens de le dire, remonte à près de quarante ans ; en effet, elle fut émise pour la première fois par lord Durham, qui, dans son fameux rapport sur les affaires du Canada, publié en 1838, recommande la construction de cette voie ferrée qu'il considérait alors comme une conséquence nécessaire de la fédération des provinces canadiennes et maritimes, projet qu'il soumettait au gouvernement anglais comme une des solutions possibles aux difficultés qui existaient à cette époque en Canada.

Plusieurs de nos hommes d'Etat ont pu être plus sages que lord Durham, mais nul n'a obtenu, au même degré que lui, cette haute réputation de clairvoyance dans ses projets que l'avenir s'est chargé de réaliser.

Dans son rapport sur les affaires du Canada, il suggère donc l'union fédérale des colonies de l'Amérique Britannique du Nord, et la construction du chemin de fer intercolonial comme nécessité et comme corollaire, dans des termes qu'il n'est guère possible de passer sous silence, et il énumère comme suit les intérêts que le parlement anglais doit avoir pour adopter cette mesure :

Ces intérêts, dit-il, sont d'une importance majeure, et de la ligne de conduite que Votre Majesté et votre parlement adopteront vis-à-vis des colonies de l'Amérique du Nord dépendront les destinées futures non-seulement du million et demi de sujets de Votre Majesté qui habitent maintenant ces provinces, mais encore de la nombreuse population que ces vastes et fertiles territoires sont destinés à recevoir et à nourrir. Il n'est point de partie du continent américain qui possède des ressources naturelles plus considérables, et offre autant d'avantages à des colonies de nouveaux habitants. Il y a des territoires presque sans limites, avec un sol très-riche, qui sont inhabités et qui peuvent être consacrés à l'agriculture. La richesse de forêts inépuisables fournissant le meilleur bois de l'Amérique, et celle des terrains miniers, d'une grande valeur, sont encore inexploitées. Tout le long de la côte océanique, autour de chaque île et dans chaque rivière, on trouve les pêcheries les plus considérables et les plus riches du monde entier. On trouve encore des pouvoirs d'eau sans nombre que l'on pourrait utiliser pour des manufactures dont les produits trouveraient un marché facile. Le commerce avec les autres continents est rendu singulièrement facile par des ports nombreux, vastes et sûrs, tandis que des rivières larges et profondes, des mers intérieures, la conformation générale du pays offrent des facilités sans nombre pour les communications intérieures. Il y a là en abondance de quoi subvenir à l'agriculture, au commerce et à l'industrie manufacturière. Il dépend de la décision de la législature impériale de déterminer à qui tous ces avantages doivent profiter. Le pays qui a fondé et maintenu ces colonies aux dépens de son sang et de son argent, doit en justice s'attendre à une compensation pour ses sacrifices ; le moyen, c'est d'employer en ce pays ses ressources sans emploi en faveur du surcroît de sa population ; c'est le patrimoine du peuple anglais, l'appanage que Dieu et la nature ont réservé dans le Nouveau-Monde pour ceux que l'Ancien-Monde est insuffisant à soutenir.

Le moyen que lord Durham suggère ensuite pour hâter l'exploitation et le développement de ces richesses, qu'il vient d'énumérer, est de construire sans retard un chemin de fer qui traverserait les provinces et les mettrait en communication entre elles, ainsi qu'avec la mère-patrie. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

L'accomplissement d'une voie de communication convenable entre Halifax et Québec produirait de telles relations entre ces provinces, que cela rendrait une union générale d'une nécessité absolue. Plusieurs explorations particulières qui ont été faites prouvent qu'un chemin de fer serait parfaitement praticable dans toute la longueur du parcours. Les dépenses et les difficultés de faire des chemins de fer dans l'Amérique du Nord n'entraînent nullement les dépenses excessives des chemins que l'on fait en Europe. L'opinion générale dans les Etats-Unis paraît être que les fortes neiges et les froids sévères de ce continent ne retardent que bien peu et n'arrêtent pas les voyages sur ces chemins ; et, si je suis bien informé, le chemin de fer d'Utica, dans la partie nord de l'Etat de New-York, est en opération pendant tout l'hiver. Si cette opinion est correcte, un chemin de fer entre Halifax et Québec changerait entièrement quelques-uns des traits les plus caractéristiques du Canada. Au lieu d'être enfermés, faute de communication directe avec l'Angleterre, pendant la moitié de l'année, ils jouiraient d'une communication beaucoup plus certaine et plus prompte en hiver qu'en été. Le passage d'Irlande à Québec ne serait que de dix à onze jours, et Halifax serait le grand port par lequel se ferait une grande partie du commerce, et par où passeraient les voyageurs de toutes les parties de l'Amérique du Nord. Mais en supposant même que cette perspective brillante soit telle que nous ne puissions pas compter sur sa réalisation, je puis dire que l'on ne propose pas d'ouvrir ce chemin sans des espérances bien fondées qu'il deviendra un moyen de communication important entre le Haut-Canada et les provinces inférieures. Dans tous les cas, l'entretien de ce chemin et la manière dont le gouvernement est administré dans les différentes provinces, ne sont-ils pas des sujets d'intérêt commun à toutes les provinces ? Si le grand canal naturel du Saint-Laurent donne aux populations qui habitent chaque côté de son bassin un intérêt dans le gouvernement général, tel qu'il rend sage de réunir les deux Canadas, l'œuvre artificielle qui, dans le fait, rendrait la partie inférieure du Saint-Laurent le débouché d'une grande partie du commerce canadien, et ferait d'Halifax, en grande mesure, un port de sortie pour Québec, rendrait certainement, de la même manière, désirable que l'on étudiat la réunion des provinces qui seraient traversées par un tel chemin.

L'idée de lord Durham de réunir les provinces britanniques sous un seul gouvernement, dit un écrivain anglais, quoique qualifiée d'utopie par quelques-uns et tournée en ridicule par d'autres, est maintenant un fait accompli, et le chemin de fer qu'il considérait comme le complément et le corollaire de cette union politique, est en pleine voie d'opération. Il importe peu à un homme que ses vues soient adoptées et son jugement vengé trente-huit ans après sa mort ; cependant, si, dans l'autre vie, les âmes prennent encore quelque intérêt aux affaires de ce monde, lord Durham doit maintenant voir avec complaisance, sinon avec plaisir, la justification de sa politique et la confusion de ses détracteurs.

Je dois dire, cependant, qu'à l'époque où l'idée du chemin intercolonial fut émise pour la première fois, elle était, en tenant compte de la population et de la richesse des provinces, beaucoup plus gigantesque que ne le fut en 1874 celle de construire le Pacifique canadien.

Quoi qu'il en soit, le projet trouva bientôt d'ardents protecteurs, tant dans les provinces qu'en Angleterre ; mais il devait être mûri et passer par bien des vicissitudes avant d'arriver, lentement il est vrai, mais sûrement, à son exécution.

## II

En 1845, quelques hommes d'affaires de Londres proposèrent de former une société pour construire un chemin de fer partant d'Halifax et se rendant à un point quelconque du littoral du Saint-Laurent ; ils entrèrent en communication avec les gouvernements des provinces, et leur proposition fut reçue avec enthousiasme à Halifax et à Québec ; mais le prospectus de la Compagnie projetée mentionnait imprudemment, et sans l'assentiment préalable obtenu, les noms de quelques hommes marquants des provinces. Ce fait éveilla les soupçons, et on fut bientôt en état de constater que les ressources dont ils pouvaient disposer n'étaient pas

suffisantes pour assurer l'exécution de l'entreprise.

Il est à supposer que leur intention était de commencer à construire le chemin, puis ensuite d'avoir recours aux législatures coloniales pour le continuer ; ils espéraient, sans doute, qu'une fois engagés dans l'entreprise, elles ne pourraient leur refuser l'aide nécessaire pour la mener à bonne fin. Cette tentative infructueuse eut, néanmoins, pour résultat d'empêcher l'idée de ce projet de tomber dans l'oubli ; en 1845, il fut de nouveau discuté à Halifax dans une assemblée publique ; un comité, composé de neuf membres, fut nommé pour préparer des statistiques, correspondre et faire rapport de temps à autre ; M. George Young, de la Nouvelle-Ecosse, se joignit à ce comité, qui soumit d'une manière sérieuse le projet de l'intercolonial à l'attention de la législature du Canada-Uni. Le parlement du Canada ainsi que les Chambres du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse adoptèrent des résolutions qui furent envoyées au gouvernement impérial. Ces résolutions furent référées au ministre des colonies, qui offrit de faire une exploration et un tracé par un des officiers des ingénieurs royaux, à la condition que les provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse et du Canada en paieraient le coût.

Cette offre fut acceptée, et on choisit le major William Robinson, le capitaine Henderson, tous deux des ingénieurs royaux, et plus tard M. J. Wilkinson, du département des Travaux publics du Nouveau-Brunswick. L'exploration commença de bonne heure en 1846 et se termina dans l'automne de 1848. Le rapport est daté du 31 août et fut mis devant les législatures provinciales pendant leurs sessions de 1849. Ce rapport contenait cinq tracés différents, mais celui qui fut recommandé par le major Robinson, et qui porte son nom, part d'Halifax, traverse les hauteurs de Cobequid par la vallée de la rivière Folly, s'éloignant un peu de la ligne actuelle jusqu'au passage de la rivière Philippe ; en partant de cette rivière, il se dirige vers la Baie-Verte au lieu d'aller à Amherst, et de là à Shédiac, d'où, en gagnant à l'ouest, il se rend à Richibouctou, non loin du lieu où l'intercolonial traverse la rivière de ce nom. Après avoir traversé la rivière Miramichi, on suit la vallée jusqu'à Bathurst. La course du tracé jusqu'à la Rivière-du-Loup, en passant par la Baie-des-Chaleurs et par la vallée de Métapédia jusqu'à Métis, est presque identique à celle suivie par le chemin intercolonial actuel.

Cette exploration coûta aux colonies anglaises la somme de £10,000 sterling, et, quoiqu'elle n'eût point de résultats immédiats, elle fut néanmoins d'un grand secours et facilita singulièrement les explorations subséquentes.

M. Robinson fit dans le temps, d'une manière approximative, le calcul des terres non concédées dans les comtés que traverserait ce chemin ; ce calcul s'éleva à 14 millions d'acres. Il en conclut que ce fait devait être une considération de premier ordre pour engager le gouvernement impérial à aider les provinces à construire le chemin, parce que, sur son parcours et dans les environs, il y aurait un vaste champ ouvert à l'émigration des îles britanniques.

Le comte Gray, ministre des colonies, dans sa lettre du 17 novembre 1848, adressée à lord Elgin, gouverneur-général du Canada, lui annonce l'adoption du rapport du major Robinson. Après quelques remarques sur les avantages qui résulteraient de la construction du chemin de fer intercolonial, il termine en disant qu'il fallait tenir compte, non-seulement des revenus directs provenant du trafic, mais encore des profits indirects résultant de l'augmentation de la valeur des terres qu'il traverserait, et il suggère de plus, aux gouvernements des provinces, de tirer partie de cette augmentation de valeur.

Il se demande s'il ne serait pas à propos de passer un acte, transportant à des commissaires qui pourraient être nommés à

cette fin, toutes les terres non encore concédées jusqu'à une certaine distance du chemin, afin que ces commissaires, revêtus de pouvoirs spéciaux, pussent vendre ces terres, ou en disposer de toute autre manière à l'avantage de l'entreprise, et pour compenser les sacrifices que les autorités coloniales auraient à s'imposer pour construire cette voie ferrée.

Le gouvernement des Etats-Unis a adopté, en la modifiant, cette politique pour venir en aide à la construction des chemins de fer. Il a concédé une certaine étendue des terres du domaine public à des Compagnies qui, désirant construire des chemins de fer, offraient des garanties sérieuses de pouvoir conduire ces entreprises à bonne fin ; cet encouragement, jugé suffisant par des hommes d'affaires clairvoyants, a engagé beaucoup de compagnies à se lancer dans les entreprises de chemin de fer ; c'est ce qui explique en partie le grand nombre de voies ferrées qui sillonnent le territoire des Etats-Unis en tous sens, et spécialement les Etats de l'Ouest qui, depuis quelques années seulement, se sont développés d'une manière prodigieuse. Le gouvernement du Canada a voulu aussi adopter cette politique par rapport au chemin de fer du Nord, en accordant deux millions d'acres de terre à la Compagnie qui voulait en entreprendre la construction. On sait que cette tentative échoua parce que le Canada n'avait pas de capitalistes assez puissants et en assez grand nombre pour pouvoir se lancer dans une entreprise de cette importance, et parce que la Compagnie ne pouvait réussir à prélever sur le marché monétaire anglais le montant nécessaire à la construction du chemin. La Compagnie du Grand-Tronc a causé tant de déceptions à ses actionnaires, que cette mauvaise influence a toujours paralysé les efforts individuels tentés pour engager les capitalistes de l'Angleterre à placer de nouveaux capitaux dans une entreprise de voie ferrée en Canada ; il a fallu que le gouvernement de la province de Québec, comprenant l'importance vitale de ce chemin, se déterminât à en entreprendre la construction qui est maintenant assurée. B.

(A continuer)

## NOUVELLES GENERALES

Londres, 29 a. m.—Une dépêche d'Alexinatz au *Standard* dit que d'après les dernières nouvelles, la bataille que Tcherniaïeff disait avoir remportée a été gagnée par les Turcs. Il y a eu des engagements jeudi, vendredi et samedi ; les pertes des Serbes sont considérables.

Londres, 29.—Une dépêche de Vienne rapporte que les grandes puissances échangeront continuellement des télégrammes au sujet de la médiation projetée jusqu'à ce qu'on soit venu généralement d'accord relativement aux principaux traits de la politique à adopter dans les circonstances. L'Allemagne est celui qui reste le plus en arrière de tous les pouvoirs. On croit qu'on n'éprouvera pas de grandes difficultés à déterminer les démarches à prendre, mais il s'écoulera probablement plusieurs jours avant que les cabinets soumettent leurs propositions à la Porte.

Londres, 29.—Une lettre de Santander dit que 24,350 soldats de toutes armes, avec des canons Krupp et Placencia, s'embarqueront à Santander et Cadix pour Cuba avant le premier septembre.

Londres, 30.—M. Gladstone a écrit la lettre suivante, en réponse à une invitation qui lui avait été adressée pour assister à une assemblée publique convoquée dans le but de protester contre la conduite du gouvernement au sujet des atrocités de la Bulgarie :

"J'aurais désiré que l'obligation d'exprimer les opinions du peuple anglais, sur une question du genre de celle-ci, qui affecte si profondément mes opinions les plus chères, et dont nous sommes loin de posséder les détails essentiels, incombe entièrement au gouvernement. Mais le chef du cabinet l'a traitée d'une manière si peu satisfaisante, qu'il est du devoir des citoyens de s'élever et de demander à l'administration s'il est juste de rétablir dans la Bulgarie un *status quo* qui aura pour effet de permettre aux gouverneurs de renouveler les derniers massacres."

On s'est livré à beaucoup d'exagérations sur les combats qui ont eu lieu ces jours derniers devant Alexinatz ; il paraîtrait que les Serbes ont eu peu de morts, mais 2,300 blessés.

Depuis le commencement de la guerre, on n'a pas publié à Belgrade de listes de morts ou de blessés.

Rague, 30.—On parle d'une bataille qui a eu lieu hier à Podgoritza, mais on ne possède pas encore de détails. Les troupes de Djadin Pacha, avec une batterie de dix canons, sont arrivées à Trebinge sans rencontrer d'opposition.

Ottawa, 28.—Il paraît qu'à la dernière assemblée du cabinet, M. Letellier de St. Just, ministre de l'agriculture, a accepté une position dans l'administration du nouveau territoire du Nord-Ouest, et qu'il a quitté la capitale afin d'arranger ses affaires avant son départ. Durant son absence, l'hon. M. Huntington remplira les fonctions de ministre de l'agriculture. On a lieu de croire qu'il sera remplacé par M. Peltier ou M. Laflamme.

Le département de la marine et des pêcheries a reçu avis que le 18 courant, l'île Saint-Paul avait été inondée, la maison de refuge a été emportée et un homme a perdu la vie.

Toronto, 26.—Le *Globe* publie un télégramme spécial contenant un article de rédaction du *Times* de Londres sur la Colombie Anglaise, et dans lequel on remarque ce qui suit : "Le marché conclu avec la Colombie Anglaise a été rompu, et le compromis subséquent répudié. Ces événements forment un chapitre scandaleux dans l'histoire du Canada." Il croit cependant que la sécession est une impossibilité politique, et il conseille au bureau colonial d'exercer une pression sur le gouvernement de la puissance ; il conclut ainsi : "Les Canadiens doivent être avertis qu'ils jouent indignement avec un engagement solennel, qu'ils mettent en danger leur crédit national à son début, et qu'ils discréditent le nom anglais dont ils font profession d'être fiers !"

Des dépêches spéciales démentent le rapport attribuant au gouverneur-général cette déclaration que le chemin du Pacifique doit être abandonné. Son Excellence assura la députation que les travaux du centre seraient poursuivis avec vigueur.

San Francisco, 29.—Le vapeur *Andie* est arrivé de Hong-Kong par la voie de Yokohama, et il rapporte que Izea Yaipeng, gouverneur d'Yunnan, s'est suicidé en obéissance à des ordres venus de Pékin. Il n'est donné aucun détail sur cet événement, mais il circule une rumeur parmi les naturels du pays, que le gouvernement adopte cette méthode pour tâcher d'empêcher une enquête ultérieure et d'autres demandes de châtiement.

L'église catholique, à Ningknopce, a été attaquée par la populace, qui a jeté des matières inflammables parmi les membres de la congrégation assemblée, et en a massacré un certain nombre au moment où ils cherchaient à s'échapper du temple.

Port Jarvis, 29.—Les effets de la sécheresse ici sont très-alarquants. Il n'y a pas eu de pluie depuis le 30 juin, et celle qu'on a eue ce jour-là était la première depuis environ trois semaines. Les récoltes seront presque nulles. Les pâturages sont épuisés, et nombre de cultivateurs sont obligés de nourrir leurs animaux, qui ne trouvent rien dans les champs.

Watertown, N.-Y., 31.—Le feu continue d'exercer ses ravages dans les bois, dans la ville de Brasher, comté de Saint-Laurent. D'immenses forêts ont été consumées ainsi que les récoltes. Des centaines de personnes combattent l'élément destructeur qui balait tout devant lui. Dans certaines localités les fermiers sont obligés de nourrir leur animaux avec du grain.

Savanagh, 31.—On rapporte ici, dans la statistique des inhumations, douze décès causés par la fièvre jaune pendant la semaine qui vient de s'écouler.

Constantinople, 1.—La déposition de Murad ne cause ni agitations ni troubles. Le monarque détroné a été interné dans le palais de Tcheregay. Abdul-Hamid, le nouveau sultan, a été reçu par les ministres et les fonctionnaires publics au palais de Topiepon, où il a été proclamé Abdul-Hamid II.

Londres, 1.—Un correspondant nous écrit de Belgrade que l'armée serbe se réorganise rapidement sous le contrôle de la Russie, qui expédie des renforts considérables. Chaque jour, grand nombre de Russes traversent la Roumanie, et il semble que maintenant les Serbes se battent mieux et résistent aux Turcs avec plus d'avantage.

Londres, 1er.—M. Bourke, sous-secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, a écrit une lettre à un membre du parlement, au sujet des atrocités commises en Bulgarie, qui se termine ainsi :

"Vous pouvez avoir l'assurance que le premier ministre et lord Derby ont été aussi indignés, à la nouvelle de ces événements, que tout homme dans le pays, et qu'ils entendent se laisser guider par ces sentiments. Mais, malgré toute l'horreur des massacres de la Bulgarie, il ne faut pas oublier que les hommes d'Etat anglais ne sont pas les souverains de la Turquie et ne peuvent employer la force, dans une province de cet empire, à quelques jours d'avis. Le premier devoir des hommes d'Etat anglais est de considérer avant tout les intérêts de ce pays, mais la Turquie sait aussi bien que vous que le gouvernement d'Angleterre ne supportera jamais la tyrannie, l'oppression, la cruauté, partout où elles pourront se produire, et que puisque la reine d'Angleterre traite ses sujets mahométans avec justice et avec bonté, nous avons le droit de demander au chef de la religion mahométane que les différentes races chrétiennes qui se trouvent sur le territoire du sultan soient traitées de même.

Londres, 1er.—Une dépêche de Saint-Petersbourg à l'Agence Reuter dit qu'on est sous l'impression, dans les cercles officiels, que la Russie a uni ses efforts à ceux des autres puissances pour la pacification, et que le représentant russe à Constantinople a déclaré que si un armistice pouvait être conclu, le Monténégro accepterait immédiatement les conditions de paix qui ont déjà été offertes. Pour avoir pris

une part prééminente dans les mesures qui ont été prises pour arrêter l'effusion du sang, la Russie a pris part au congrès diplomatique de Belgrade, qui a conseillé au prince Milan de demander la médiation des puissances. La reine a constamment en vue la nécessité d'obtenir des garanties pour la protection des sujets chrétiens de la Turquie. La politique russe demeure ce qu'elle était à la conférence de Berlin, et il n'y a pas raison de supposer que d'autres vues prévalent à Vienne et à Berlin.

Paris, 1er.—Un télégramme de Rome fait savoir que les cardinaux, d'un accord unanime, en sont venus à la décision de retrancher certaines cérémonies dans le conclave qui aura lieu quand l'élection d'un successeur de Pie IX sera devenue nécessaire. Le but est de hâter l'élection d'un nouveau pape, et de soustraire le conclave à toute influence étrangère.

Le rapport préliminaire de M. Schuyler confirme pleinement tout ce qui a été dit sur les atrocités commises en Bulgarie. M. Schuyler a découvert que la plupart des massacres ont été faits par des soldats réguliers, et il dit que le rapport du commissaire turc est un tissu de mensonges. Il ajoute que 75 villages ont été incendiés dans trois districts, et 15,000 hommes, femmes et enfants ont été tués.

## FAITS DIVERS

ENLEVEMENT D'UN JUGE.—Mardi matin, au moment où un train du Colorado Central approchait de Ralston (Wyoming), le mécanicien s'est aperçu que la voie était obstruée par des troncs d'arbres, et il a immédiatement serré les freins pour éviter une catastrophe. A peine le train était-il arrêté que vingt-quatre hommes armés et masqués se sont élancés dans les wagons, et le pistolet à la main, ont ordonné aux voyageurs de passer tous dans le wagon des bagages. Cela fait, ils se sont emparés du juge Stone et l'ont rapidement entraîné vers les montagnes. En moins de cinq minutes, les passagers consternés ont perdu de vue le magistrat et ses ravisseurs, la voie a été déblayée et le train s'est remis en route.

L'EXPLOSION DU CENTENAIRE.—L'explosion définitive de Hell Gate aura décidément lieu un des derniers jours de septembre. La voûte rocheuse qu'il s'agit de faire sauter est soutenue par 172 piliers, et représente une masse d'environ 70,000 yards cubes de matière. Dans cette voûte, on a percé, de bas en haut, 3,500 trous d'un diamètre uniforme de 3 à 11 pieds. Chacun de ces trous recevra une charge, les uns de dynamite, les autres de poudre "Vulcan," suivant la nature plus ou moins friable du rocher. Une chambre à l'épreuve des bombes a été pratiquée à 300 pieds environ du tunnel, et dans cette chambre seront installées 200 batteries galvaniques, dont chacune fera partir 17 à 20 charges. Les batteries seront reliées entre elles de façon à ce que les 3,500 charges fassent explosion simultanément.

Le gén. Newton persiste à penser que le seul effet apparent au-dessus de la rivière de cette monstrueuse explosion, sera le soulèvement à une hauteur plus ou moins considérable d'une énorme colonne d'eau, accompagnée peut-être de quelques fragments de rocher ; mais la résistance de l'eau empêchera, croit-il, que de grosses masses rocheuses ne soient projetées au-dessus de la surface de la rivière. Immédiatement après l'explosion, commenceront les travaux de dragage, afin de pouvoir livrer le plus promptement possible le chenal déblayé à la navigation.

TRIO DE LARRONS.—Samedi dernier, Alphonse Bartolani est arrivé de Californie et a rencontré deux de ses compatriotes, qui l'ont engagé à loger à l'hôtel Perigo, où ils l'ont accompagné. Les trois Italiens ont vidé ensemble quelques verres de liqueurs, et Bartolani, entrant dans la phase de l'effusion, a dit à ses camarades que sa valise renfermait \$500 en or. Là-dessus un des Italiens de New-York est sorti, pour revenir au bout de quelques minutes, porteur d'une valise dans laquelle, a-t-il dit confidentiellement à Bartolani, il y avait \$1,800 en or. Les trois amis ont bu encore un verre ou deux, puis les New-Yorkais se sont retirés, emportant non leur valise à eux, mais celle du revenant de Californie. Celui-ci s'est aperçu de l'erreur, mais il s'est bien gardé de rien dire, calculant que c'était tout bénéfice pour lui. Craignant que ses compatriotes ne revinssent réclamer leur bien, il a payé précipitamment sa note à l'hôtel Perigo et est allé retenir un appartement au No. 40, Sullivan street. Là, riant dans sa barbe du bon tour qu'il venait de jouer, il a ouvert la valise aux \$1,800 et n'en a extrait que des briques et des morceaux de plomb. La substitution lui est apparue alors sous un tout autre jour que dans les premiers moments, et il a porté plainte à la police. L'astucieux officier Tessaro a été chargé de retrouver les deux chevaliers qui ont volé celui qui se flattait de les avoir volés.

ÉTRANGE HISTOIRE.—Samedi, un homme de Amprior, Ont., marchait tranquillement, en lisant le *Globe*, lorsque ses yeux tombèrent sur une annonce demandant des informations sur sa propre personne. L'idée lui vint de surcroît qu'il était l'héritier légitime de grandes propriétés en Ecosse, et il s'imagina qu'il trouverait les titres nécessaires dans une maison d'un autre comté. Il s'y rendit, et, voyant qu'il ne trouvait rien, se mit en frais de creuser autour d'une vieille résidence fermée depuis cinq ans. Chose étrange, c'est là qu'il trouva les papiers qu'il cherchait, enfermés dans une bouteille, où les avait soigneusement déposés un ami de son père, que sa famille ne connaissait pas et qui était mort subitement d'apoplexie.

—Au dire du *Herald*, sur 102,000 artisans que contient la ville de New-York, il y en a plus de 33,000 sans travail.

—Réflexion de Calino sur le suicide :

Le suicide est une lâcheté, parce qu'en se brûlant la cervelle on assassine un individu qui ne se défend pas.

—M. Dalrymple, agriculteur de Pembina, a semé, ce printemps, 13,000 acres en blé ; la moisson se fait dans une semaine au moyen de neuf machines qui sont en opération durant quinze heures par jour. On estime que le rendement sera de 20 minots à l'acre, soit 360,000 minots. Durant le labourage, M. Dalrymple emploie 100 charrues qui ne labouront que 4 sillons par jour, la longueur étant de 6 milles.

—Pendant l'année 1875, il a été prononcé à Londres près de 6,000 condamnations pour délit d'ivrognerie publique commis par des femmes, au nombre desquelles on compte 1,300 blanchisseuses, 796 couturières, 200 cuisinières et environ 1,000 sans profession. Le document qui fournit ces notes statistiques ajoute que, parmi ces dernières, une centaine au moins appartiennent aux classes favorisées de la fortune.

—Un cimetière de pygmées, d'une immense étendue, vient d'être découvert à County, dans l'Etat du Tennessee des Etats-Unis. Il ressemble, sauf sa grandeur toute exceptionnelle, aux nombreuses sépultures antiques de ces contrées, et il donne la preuve que ce pays avait été habité par une race naine, aujourd'hui disparue. Les morts sont accroupis ou debout ; leur hauteur est au plus de trois pieds. On estime de 75,000 à 100,000 le nombre de ces squelettes.

—Un village entier, Bonipetro, près de Cefalu, vient de disparaître, en Italie, englouti par un éboulement de terre. Au milieu de la nuit du 6 au 7 avril, un bruit inexplicable et des frémissements du sol avertirent les habitants du danger qu'ils couraient. Ils quittèrent en toute hâte leurs maisons, qui commençaient dès lors à s'enfoncer, et qui, deux heures plus tard, étaient complètement englouties. On pense que ce désastreux phénomène est dû à l'éroulement de cavernes profondes ; car il n'y a pas en dans la contrée de tremblement de terre proprement dit ; les communes voisines n'ont rien ressenti. Il n'y a eu ni morts ni blessés.

—On lit dans le *Daily News* de Saint-Jean, N.-B. :

O'Neil vient d'être exécuté. Il avait tué sa belle-mère, Bridget Fothergill. Le matin de l'exécution, le Rév. M. Michaud, après avoir dit la messe au couvent du Sacré-Cœur, se rendit à la prison, vers six heures. Il trouva O'Neil à genoux et paraissant prier avec une grande ferveur. Le condamné manifesta une grande joie de revoir le bon prêtre. Bientôt après, il termina sa confession, exprimant par ses larmes les plus vifs sentiments de regret et de componction. Puis il reçut la sainte communion avec des sentiments de foi et d'espérance en la miséricorde de Dieu.

Il refusa de prendre aucun aliment, disant : "J'ai si peu de temps à vivre, que je n'ai de souci pour rien. J'ai pris la nourriture du ciel qui donne la vie et remplit mon âme de consolation."

Il continua ses exercices de dévotion, priant avec tant de ferveur, d'espérance et de foi, que son directeur spirituel en était édifié.

O'Neil dit qu'il était heureux de donner sa vie pour les péchés qu'il avait commis ; cependant, malgré lui, il paraissait par instant agité. Un bruit de pas se fit entendre dans le corridor. La porte de la cellule s'ouvrit pour laisser passer le shérif Harding, accompagné des juges Thiaphy et Gerow.

Le shérif dit qu'il ne voulait pas amener le prisonnier, si le prêtre n'était pas prêt.

Le Rév. M. Michaud l'informa que tout était prêt, et remercia, au nom du prisonnier, le shérif et ses officiers pour les bons soins qu'ils lui avaient prodigués pendant sa détention.

O'Neil, en jetant un coup d'œil sur ses visiteurs, dit : "Messieurs, je n'avais pas l'intention de dire un seul mot en cette occasion ; cependant, je dois dire que je m'en vais à la potence surtout pour avoir négligé mes devoirs religieux, et que la boisson a été la principale cause de mon malheur. Je suis tout à fait réconcilié avec Dieu et j'offre ma vie en expiation de mes nombreux péchés. Je pardonne à tout le monde et j'espère qu'on me pardonnera. Je prie Dieu d'être miséricordieux pour moi." Ici le cœur lui creva et il donna cours à ses larmes. Les bras du condamné furent liés. Pendant ce temps, le prêtre l'encourageait en lui disant de mettre sa confiance en Dieu.

Peu de temps après, l'horloge de la Trinité sonna sept heures, et O'Neil, la corde au cou, se dirigea vers l'échafaud, tenant toujours dans sa main un crucifix, et récitant des prières avec le Rév. M. Michaud. Arrivé sur la plateforme, il dit à haute voix un acte de contrition, et le prêtre qui l'assistait, posant sa main sur la tête du condamné, prononça les paroles de l'absolution. Ce moment fut lugubrement solennel.

O'Neil monta sur la trappe et dit adieu à tous ceux qui l'entouraient. Le bonnet noir lui fut rabattu sur les yeux et, le verrou étant tiré, le malheureux fut lancé dans l'air, ses pieds se trouvant à 18 pouces seulement de terre. La corde n'était pas assez serrée et l'agonie fut longue et terrible. Comme la strangulation était incomplète, le bruit de la respiration ressemblait à un gémissement, le sang s'échappait des veines des bras, les membres se tordaient et le corps se balançait.

Au bout de deux minutes et demie, le spectacle était terrifiant, les bras et les jambes du

supplicié s'agitaient convulsivement, et l'air s'introduisait avec peine dans sa gorge avec un bruit qui glaçait les spectateurs d'horreur.

Le Rév. M. Michaud se retira un peu pour cacher son émotion, et l'avocat du meurtrier, M. Ritchie, ne pouvant en supporter davantage, tomba sans connaissance dans les bras de deux hommes de police, qui l'emportèrent.

Le terrible combat contre la mort se continua, et ce ne fut qu'au bout de onze minutes que le corps devint immobile. Lorsqu'on le descendit de l'échafaud, la corde était tellement enfoncée dans le cou, qu'il fallut la couper.

## L'APICULTURE

On ne se doute guère des bénéfices considérables que procure la récolte de miel. L'abeille donne l'opulence à plusieurs éleveurs. M. Harbinson, le grand spéculateur de Californie, gagne annuellement avec ses ruches environ \$25,000 tous les frais déduits.

Dans l'Etat de New-York, M. Hetherington, de Cherry Valley, a vendu l'année dernière 88,000 livres de miel de ses apiers. Adam Grimm, de Jefferson, en a vendu 90,000.

Il y a, aux Etats-Unis, 70,000 apiculteurs, possédant 3 millions de ruches.

Vingt-deux livres de miel par ruche sont considérées comme une récolte raisonnable. A 25 cents la livre, la récolte moyenne de 70 millions de ruches produit 16 millions de dollars. La cire est évaluée à 10 millions de livres, et à 6 millions de dollars. Les Etats exportent ces matières pour une valeur de 2 millions de dollars environ. Quatre journaux spéciaux traitent uniquement d'apiculture.

En France, la statistique des ruches et de leurs produits est loin de fournir des chiffres aussi élevés qu'aux Etats-Unis. On cite pourtant dans le Calvados, des éleveurs qui récoltent jusqu'à 40 et 50,000 francs de miel et de cire par an ; mais c'est l'exception.

Nouvelles inventions et créations.—Un congrès des représentants de chemins de fer russes vient d'avoir lieu à Saint-Petersbourg pour examiner un nouvel appareil de contrôle de la marche des trains. Cet appareil, espèce de compteur enregistreur mis en action par la rotation des essieux, et déjà essayé pendant quelques mois sur la ligne de Moscou, a donné des résultats satisfaisants.

L'appareil destiné aux trains de voyageurs indique avec une exactitude mathématique :

- 1o. La vitesse des trains sur chaque werste parcouru ;
- 2o. L'endroit où le train s'est trouvé dans un moment donné ;
- 3o. Le temps d'arrêt du train et du recul, la longueur du trajet de recul et l'endroit où ce dernier a eu lieu ;
- 4o. Le moment de l'arrivée et du départ du train à chaque station ;
- 5o. La place sur la voie où des chocs ont eu lieu ;
- 6o. Enfin le nombre total des werstes parcourus.

L'appareil du train des marchandises—qui coûte la moitié de celui des convois de voyageurs, c'est-à-dire 500 francs—n'indique que la vitesse de marche, le temps d'arrêt et le chemin parcouru.

—Il existe, depuis quinze ans, à Manchester, entre plusieurs propriétaires de chaudières à vapeur, une association dont le but est de surveiller ces dangereux appareils, au nombre de 1,700, et de soumettre à une enquête volontaire toute explosion arrivée dans le Royaume-Uni. A cet effet, les inspecteurs de cette association font de fréquentes visites dans les manufactures de leur ressort ; ils ordonnent que les chaudières soient débarrassées de leur enveloppe, afin qu'ils puissent vérifier s'il n'y a pas de fissures dans le métal ; ils les essayent ensuite au moyen de presses hydrauliques.

Il est avéré que si la surveillance des chaudières est convenablement exercée, soit par des associations, soit par des règlements administratifs, les explosions sont moins fréquentes que si de pareilles organisations n'existent pas.

Ainsi, en Angleterre, où il manque une loi sur la surveillance industrielle, il y a 1 explosion sur 500 chaudières ; en Prusse, où il existe des lois spéciales, il y a 1 explosion sur 1,000 chaudières, et 1 explosion sur 10,000 dans les associations. La Suisse en avait formé la première sur le continent ; elle comptait à son origine, en 1869, 124 membres avec 228 chaudières ; aujourd'hui, le nombre des sociétaires est de 430 et celui des chaudières de 788.

Comme la sécurité de ces appareils repose non-seulement sur leur mode de construction et sur la qualité des matériaux employés, mais aussi sur leur fonctionnement, l'association suisse donne l'instruction voulue aux mécaniciens et chauffeurs par des cours théoriques. En outre, elle publie, dans des rapports annuels, le résultat de ses travaux. Cette association vient d'être imitée à Paris.

Une couturière qui aime à se promener le dimanche est depuis longtemps à couteau tiré avec Noel et Chapsal. Elle écrivait l'autre jour à son cousin, qui étudie le droit :

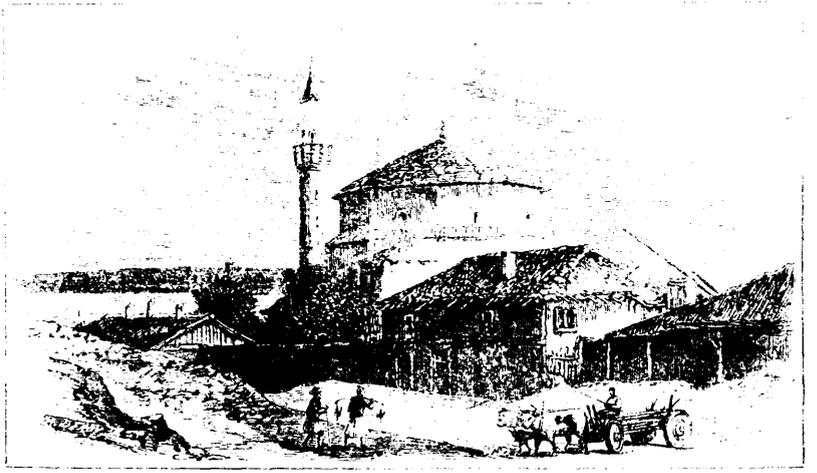
"Mon petit Gustave, vien me chairché dismanches pour me mené à l'ille Saint Et Laine ; tu mettra té baile baude."

Gustave répondit :

"Ma chère amie, je suis désolé de ne pouvoir sortir ; mais mes bottes prennent l'a."



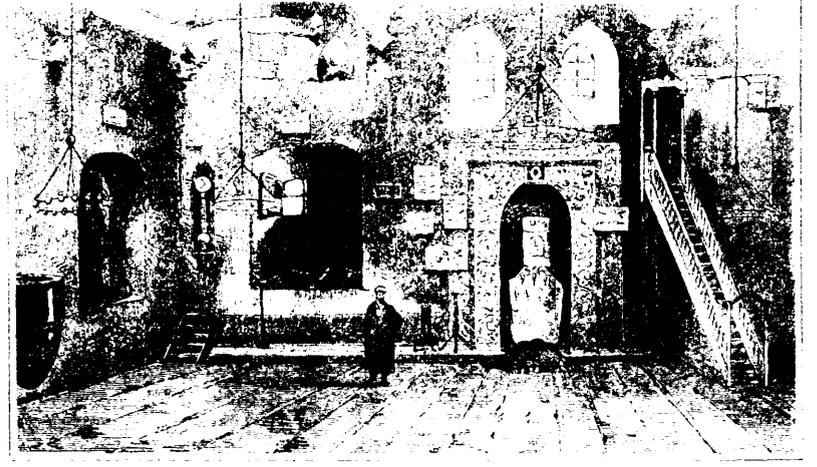
Une rue du vieux quartier turo. — (Dessin de M. D. Valnay.)



La mosquée de Boriah-Djanir. — (Dessin de M. A. ...)



Intérieur d'une maison de la classe ouvrière. — (Dessin de M. E. Mézière.)



Intérieur de la mosquée Boriah-Djanir. — (Dessin de M. H. Scott.)



Boutique d'un tailleur albanais. — (Dessin de M. Fédorov.)



Un café de tziganes. — (Dessin de M. ...)



Cuisine d'un café populaire. — (Dessin de M. ...)



Intérieur d'un forgeron tzigane. — (Dessin de M. D. Viega.)



Inscription de volontaires à la préfecture de police. — (Dessin de M. G. ...)



Orchestre de tziganes. — (Dessin de M. ...)

ÉVÉNEMENTS D'ORIENT—CROQUIS DANS BELGRADE PAR M. DICK, REPRODUITS CHACUN PAR UN ARTISTE DIFFÉRENT

LES ENFANTS

I

LA MÈRE

"Vous les voyez là-bas! Ils sont toujours ainsi. Courant à travers la bruyère. Et dans leur horizon paisible et rétréci. Gais et toujours dispos, ils n'ont d'autre souci que de courir après les fleurs et la lumière.
"Sans jamais se lasser, ils vont tous les matins S'amuser dans les hautes herbes Et sonder les fourrés de leurs pas incertains. A les voir s'amuser on dirait deux lutins. Se courant sans merci dans les moissons superbes.
"Et si ne respectent rien, ni les fleurs ni le blé; Ils pillent en petits vandales Sans peur et sans remords, et le voisin troublé Les surprend quelquefois le plus vieux affublé De son lourd paletot. L'autre de ses sandales.
"Et puis le lendemain, prêts à recommencer. Les voilà bientôt dans la plaine. Et si je veux parfois tout haut les menacer, Ils plient sous l'ouragan pour le laisser passer. Et sortent bruyamment, cœur joyeux, bouche pleine.
"Et ces effrontés vous font un tapage d'enfer. Enlèvent, brisent, réprimandent. Et si nous leur parlons du grave magister, Ils préfèrent aux murs d'école le grand air. Oui, nous obéissons; ce sont eux qui commandent."

II

LE VIEILLARD

"Voyez-vous, ces enfants sont comme les oiseaux, Madame, il leur faut de l'espace. Et leur faut les grands prés. L'eau claire des ruisseaux Et les sentiers battus à travers les roseaux; On ne peut les tenir au foyer, quoi qu'on fasse.
"Les enfants ont besoin de soleil et d'air pur, Les bois touffus et les clairières. Ils trouvent cette chambre étroite; à ce vieux mur Ils préfèrent le ciel profond chargé d'azur. Aux murs du foyer le soleil des bruyères.
"Et si aiment des bosquets les touchantes rumeurs; Il faut à leur âme sérène Non le spectacle infâme et rude de nos mœurs, Ni nos luttes sans fin, ni nos vaines clamours, Mais les échos charmants dont la montagne est pleine.
"Et si ils ont qu'ils vont puiser la joie et la santé, Et si ils sont meilleurs que nous sommes, Et si Dieu sur leur front répète sa beauté, C'est que ces chers enfants n'ont pas encore goûté A cette source amère où s'abreuvent les hommes.
"Où! laissez-les. Pourquoi sitôt les rappeler De leurs jeux bruyants dans la plaine! Vous avez tort, madame. Est-ce un mal de fouler Les ajoncs de la rive étroite et de mêler Sa voix aux bruits confus dont la vallée est pleine?
"Est-ce un mal de jouer sur le bord des ruisseaux A l'eau paisible et peu profonde, D'effaroucher parfois de timides oiseaux, Et de tendre le soir de fragiles réseaux Que peupleront demain les habitants de l'onde?
"Et n'avons-nous pas fait, madame, ce qu'ils font? N'avons-nous pas aimé les courses A travers les foins murs, dans le ravin profond, Quand, tout jeunes encore, la gâtté sur le front, Nous plongeions nos pieds nus dans l'eau claire des sources?
"Ah! vous avez beau faire, ils vous échapperont. Que votre consigne sévère Veuille les retenir, vite ils vous laisseront! Disputant sur le seuil, menaçante, et le front Chargé d'ombres et de colère.
"Et il vaut mieux les laisser courir en liberté. Car la nature est un grand livre Où le Seigneur gravait toute sa majesté, Où ces enfants chéris pressent la vérité, Que ce livre soit plein de soleil ou de givre.
"Le foyer, voyez-vous, n'est pas pour les enfants; Jamais leur cœur ne peut se faire A cet espace étroit où nous vivons contents, Mais où ces êtres chers, dispos et remuants, Rêvant aux prés fleuris ne peuvent pas se plaindre.
"Le foyer est pour ceux qui vont se souvenir, Songeant, près de la cheminée, Au passé déjà loin que l'on fait revenir Dans un rêve enchanté où l'on croirait tenir Un instant les beaux jours de l'enfance fanée.
"Assez tôt ils viendront rêver près du foyer Au passé lointain et superbe, Assez tôt il faudra pour les désennuyer Autre chose que l'onde où viennent se noyer La feuille morte et le brin d'herbe.
"Et ils connaîtront bientôt qu'il nous faut tous souffrir. Et que la vie est ainsi faite Qu'en l'airène poudreuse où chacun doit courir, Il faut laisser ce qu'on apprend à tant chérir, Son espoir, son bonheur et quelquefois sa tête.
"Alors, madame, alors vainement vous voudrez Les classer de votre demeure. Ils deviendront rêveurs à ce que vous direz, Et le front dans la main, hélas! vous les verrez Dans un rêve pensif laisser s'écouler l'heure.
"Ce temps-là viendra bien assez tôt. Laissez-les Courir les prés, chanter et rire, Laissez-les sur les eaux tendre leurs longs filets, Savez-vous, quand ils vont joyeux sur les galets, Tout ce que leur âme en retire?
"Allez, enfants, courez, remplissez de vos voix Les monts et les gorges profondes, Que du bruit de vos pas résonnent les grands bois; Ce domaine est à vous, et diez-y vos loix! Vous êtes souverains de la terre et des ondes!
"Est-il juste de vous priver du vert gazon, De l'ombrage aimé du vieux chêne, Et sans pitié de vous donner pour horizon Les quatre murs noirs d'une étroite maison Où la vieillesse nous enchaîne?
"Et puis si vous n'avez pas les bocages charmants Et l'air si pur de la montagne, La chasse dans les prés au papillon luisant, Qui flâne comme s'en vont tous nos châteaux d'Es-Dites, que feriez-vous, mes chers petits enfants? [page,

"Courez donc tout le jour, ne vous occupez pas. Enfants, de nos vaines menaces; Et pendant qu'au foyer nous mesurons nos pas, Graves et déjà vieux, courez bien loin là-bas. Et que les alentours gardent partout vos traces."

III

"Les voilà tous partis, et prompts comme l'éclair. Ils foulent l'herbe de la plaine, Gravisent les coteaux et tout retentit l'air. Les bocages touffus, les ruisseaux au flot clair De leur voix gracieuse et pleine.
"Nous les avons perdus de vue. Ils sont bien loin Courant après de blondes ailes Que l'on voit voltiger au-dessus du sainfoin. Tandis que nous, pensifs, nous n'avons d'autre soin Que de courir après nos chimères cruelles.
"Et si sont partis, hélas! nous laissant seuls rêveurs Avec nos regrets, nos années. Et sont allés bien loin, indomptables chercheurs, Courir sans but la lande aux joyeuses senteurs, Quand le foin sous la faux tombe en gerbes fanées.
"Et ils reviendront ce soir pleins de douces chansons Dans les bois et les champs apprises. Loin de votre regard; et ces vilains garçons, A qui vous défendez de courir les buissons, Etonneront souvent vos oreilles surprises.
"Et c'est qu'ils auront saisi, visiteurs assidus De l'immense et belle nature, Ces mille bruits joyeux que nous avons perdus. Devenus hommes faits, dans les sentiers arides, Où l'humanité va marchant à l'aventure."

IV

"Comme vous j'ai battu la plaine De mes pas longtemps incertains, Et ma voix, alors forte et pleine, Réveillait les échos lointains. J'ai bu l'onde pure des sources, Et j'ai dans mes nombreuses courses Suivi mille sentiers perdus, A travers la verte bruyère. O temps de joie et de lumière, Vous ne me serez pas rendus!
"Comme vous, chers enfants que j'aime, J'ai fui bien des fois le foyer, Bien des fois j'ai laissé le thème Pour rêver au pied du noyer, Ou pour poursuivre les mésanges A travers les voutes étranges Que forment les lierres touffus. Temps délicieux de l'enfance, Epoque de douce ignorance, Vous ne me serez pas rendus!
"Où, comme vous j'ai fait la guerre Aux oiseaux qu'un Dieu bon nourrit, A qui nous enlevons leur mère Lorsque le soleil leur sourit! Je connais tout, grottes, collines, Ruisseaux aux ondes cristallines, Chemins fleuris, sentiers arides. O doux moment de gaîté folle, Et dont mon cœur vaillamment raffole, Vous ne me serez pas rendus!
"Champs de moissons, belles vallées Que j'ai parcourus en tous sens, O fleurs que mes pieds ont foulées, Charmants oiseaux aux frais accents, Avez-vous donc perdu vos charmes? Non, mais avec mes froides larmes Je vous ai vite confondus. Vous avez ravi mon enfance, Mais ayant perdu l'espérance, Bruits charmants, je vous ai perdus!"

V

Et parmi ces enfants qu'une mère gourmande Et que rassure un bon vieillard, J'étais un des premiers à fuir la réprimande, Que le ciel fit d'azur ou couvert d'un brouillard.
"Or j'ai grandi depuis. Dans la lande déserte Nul bruit ne rappelle mes jeux, Et cet ormeau... l'enfance aujourd'hui le déserte Et va porter ailleurs ses pas capricieux.
"Mais je ne m'en plains pas. Je vois de ma fenêtre Ces vieux témoins de mes ébats, Amoureux du passé, j'aime à les reconnaître, Ces lieux si peu changés quand tout change ici-bas!"

M. J. A. POISSON.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XIII

LAPIERRE À L'ŒUVRE

A la fin de l'avant-dernier chapitre, nous avons laissé Lapière sur le seuil du salon, faisant son entrée. L'ex-fournisseur de l'armée fédérale, en homme bien appris, présenta d'abord ses hommages à la maîtresse de la maison, puis s'inclina profondément devant Mlle Privat, à laquelle il débita un aimable compliment, et finalement il souhaita rondement le bonjour à Champfort, comme on le fait avec une ancienne connaissance. L'étudiant salua froidement, et Laure répondit à peine; mais il en fut tout autrement de Mme Privat. Elle fit assavoir son futur gendre entre elle et la fille et lui dit avec enjouement: "C'est aimable à vous d'être venu... Je vous attendais. Tenez, nous parlions justement de vous. —Vous êtes bien bonne, madame... Je ne suis donc pas de trop dans votre conversation, répondit Lapière, qui jeta un rapide coup d'œil sur Champfort et sa cousine. —Oh! vous n'êtes jamais de trop dans ce que nous avons à dire, et en ce temps-ci moins que d'habitude, encore. —D'autant moins, ajouta nonchalamment Champfort, que nous évoquions, au moment de votre arrivée, un souvenir qui vous est familier. —Lequel donc, cher ami? —Nous parlions de mon pauvre oncle Privat et des circonstances qui ont accompagné sa mort," répondit lentement le jeune étudiant, qui fixa sur son interlocuteur un regard hautain. —Celui-ci hésita dix secondes — le temps de

composer sa physionomie et de lui donner un air de profonde componction—puis il accoucha de la phrase suivante: "Hélas! ce souvenir ne m'est, en effet, que trop familier, car il est toujours présent dans mon cœur, avec ses sanglantes péripéties. Bien des mois se sont écoulés depuis cette mort glorieuse, et pourtant, j'ai toujours sous les yeux la pâle et héroïque figure du colonel, au moment où il rendait le dernier soupir dans mes bras. Ce sont de ces choses que l'on n'oublie pas, monsieur, ajouta Lapière, en rendant à Champfort son regard hautain. —Surtout lorsqu'on a, comme vous, des raisons particulières pour se souvenir, grommela Champfort, exaspéré par l'impudence et le sang-froid de Lapière. —Qu'est-ce à dire, monsieur? demanda l'ex-fournisseur, en pâlisant. Auriez-vous, par hasard, quelque arrière-pensée relativement aux circonstances que je vous rappelle?" Champfort eut une horrible démangeaison—celle de démasquer immédiatement le fourbe; mais une seconde de réflexion lui fit voir qu'il compromettrait irrémédiablement sa cause en agissant avec trop de précipitation, et surtout en n'attendant pas, pour frapper un grand coup, le concours de son ami Després. D'ailleurs, la figure irritée de sa tante le ramena vite au sentiment de la prudence. Faisant donc une prompte retraite et compriment sa colère, il répondit en s'efforçant de sourire: "Tout doux, mon futur cousin, vous vous emportez comme un cheval de guerre qui entend le clairon. Je n'ai pas la moindre arrière-pensée malicieuse à votre endroit. Je voulais seulement dire que l'amitié qui vous unissait à mon oncle le colonel était une raison suffisante pour que sa mort reste éternellement gravée dans votre mémoire." La figure de Mme Privat se rasséna, et celle de Lapière reprit à peu près sa placidité ordinaire. Seule, Laure demeura le sourcil froncé et son regard se tourna lentement vers son cousin, comme pour lui reprocher sa reculade. Le fiancé de la jeune fille surprit-il ce regard et en comprit-il la signification? La chose est probable, car il répondit avec un peu d'amertume: "Mon cher Champfort—il l'appelait son cher! —et vous, mesdames, veuillez me pardonner un emportement bien légitime. Les sentiments qui m'unissaient au regretté colonel étaient d'une nature tellement affectueuse, tellement filiale, que je me révolte à l'idée seule qu'on en puisse suspecter la pureté. Il n'y a qu'un semblable sujet qui puisse me faire sortir des bornes de la politesse exquise que je vous dois. —De grâce, monsieur Lapière, dit Mme Privat, ne vous faites pas plus coupable que vous n'êtes. Mon neveu est un peu vif et il a pu mal choisir ses expressions; mais son intention n'était pas blessante, je m'en porte garant... D'ailleurs, ajouta-t-elle, le sentiment qui vous a fait parler est un de ceux qui vous feraient tout pardonner, à ma fille et à moi... N'est-ce pas, Laure?" Ainsi interpellée, la jeune fille se redressa, et fixant ses grands yeux pleins d'éclairs sur ceux de son fiancé, elle répondit d'une voix étrange: "Oui... pourvu que ce sentiment soit désintéressé." La figure mate de Lapière devint tout à fait d'une blancheur de cire. "En douteriez-vous, mademoiselle? balbutia-t-il. —Oh! je ne dis pas cela: je réponds à ma mère d'une manière générale," répartit la jeune créole, qui se renfonça dans son fauteuil. La mère de Laure, peu satisfaite de l'explication de sa fille, vint à sa rescousse. "Ma chère enfant, tu n'es pas aimable aujourd'hui, dit-elle. Tout-à-l'heure, tu te querrellais avec ton cousin, à propos de futilités, et voilà que maintenant tu réponds à ton fiancé comme une petite fille boudeuse. —Paul m'a pardonné, répondit Laure, et nous avons fait notre paix... n'est-ce pas, mon cousin? —Mais certainement, ma chère cousine, et cette aimable petite querelle n'a fait que réchauffer mon affection pour vous. —Vous voyez bien! fit la jeune fille, en se tournant vers sa mère. —C'est parfait, répliqua la veuve, mais il te reste à en faire autant pour ton fiancé." L'œil noir de Laure étincela. Il y eut en elle une lutte de quelques secondes—puis elle articula froidement: "Je n'ai rien à me faire pardonner de monsieur Lapière." Mme Privat resta stupéfaite. Champfort, lui, jeta sur sa cousine un regard franchement admirateur. Le digne étudiant jubilait littéralement, et il faut bien dire que la figure décomposée de son rival n'était pas faite pour diminuer sa joie. Celui-ci s'agita un moment sur son fauteuil, puis, après être passé successivement du pâle au vert et du vert au cramoussi, il se leva tout droit et, s'adressant à Mme Privat: "Madame, dit-il avec une politesse cérémonieuse, auriez-vous l'extrême complaisance de me laisser quelques instants seul avec mademoiselle votre fille?... J'ai à l'entretenir de choses infiniment sérieuses, et il importe que cette conversation ait lieu sans retard. —Je n'ai pas la moindre objection, répondit la veuve, assez étonnée, et j'espère bien que mademoiselle Privat sera assez convenable pour n'en pas avoir, elle non plus." Elle accompagna cette dernière phrase d'un regard sévère à l'adresse de sa fille, et attendit.

"Je suis à vos ordres, ma mère, répondit Laure avec calme. —Très-bien, ma fille, reprit Mme Privat, se disposant à quitter le salon: je n'attendais pas moins de votre obéissance... Et maintenant, ajouta-t-elle plus bas, en se penchant vers Laure, j'attends de ton amitié pour moi que tu répara ta maladresse de tout-à-l'heure et que tu sois aimable. —Soyez tranquille, je serai très-aimable," répondit sur le même ton la jeune fille, avec un pâle sourire. A peu près rassurée, la crédule mère rejoignit Champfort, qui s'était dirigé vers la porte du salon, sans attendre qu'on l'invitât à déguerpir. Avant de passer le seuil, Mme Privat dit à Lapière: "Vous savez que nous vous attendrons pour souper... Tâchez de terminer bien vite vos petites affaires, et de conclure, cette fois, un traité de paix durable. —C'est, en effet, un traité que nous allons faire, répondit audacieusement Lapière, et j'ose espérer que les parties contractantes l'observeront scrupuleusement. —Tant mieux. A bientôt donc!... Viens, Paul." Champfort suivit sa tante; mais, avant de refermer la porte du salon, il contempla une dernière fois la pauvre Laure, dont le fier et triste regard était fixé sur lui. En une seconde, une immense colère fit bouillonner ses tempes... Il marcha rapidement sur Lapière, et, dardant sur lui ses prunelles menaçantes, il lui dit d'une voix concentrée: "Prends garde à toi, misérable, et pense à l'ilot de Saint-Monac!" Puis il rejoignit sa tante, qui s'éloignait sans avoir entendu... Trois-quarts d'heure après, Lapière et Laure rejoignaient, dans la grande salle à manger du cottage, les autres membres de la famille, qui n'attendaient plus qu'eux pour se mettre à table. Lapière était toujours pâle, comme d'habitude, mais sa figure rayonnait d'une façon singulière. Quant à Mlle Privat, son teint animé et ses yeux brillants disaient assez le rude combat qu'elle venait de soutenir. Elle fut, du reste, plus prévenante que d'ordinaire pour son fiancé, et n'adressa pas une seule fois la parole à Champfort. Le souper fut assez animé—Lapière faisant à peu près seul les frais de la conversation avec les dames, tandis que Champfort et le fils de Mme Privat, arrivés depuis une demi-heure, s'entretenaient à part. De l'incident du salon, il ne fut nullement question, et rien dans les paroles ni dans les regards de Lapière ne vint indiquer à Champfort que l'ancien rival de Després eût compris la terrible allusion au drame nocturne de l'ilot qui venait de lui être jetée en plein visage. "Ou cet homme est véritablement très-fort, ou il est tellement sûr d'arriver à ses fins qu'il ne craint pas les menaces, se dit l'étudiant... Nous verrons ce que dira l'ami Gustave de cette attitude un peu plus indépendante." Et le pauvre amoureux, qui n'y comprenait plus rien, se replongea dans ses réflexions pessimistes. Quant au triomphateur Lapière, après avoir reçu de Mme Privat toutes les instructions nécessaires à l'organisation du grand bal projeté, il se retira d'assez bonne heure, promettant de revenir le lendemain. Bientôt après, chacun regagna sa chambre et les lumières s'éteignirent successivement aux fenêtres du cottage. La nuit étendait son voile protecteur sur les douleurs et les passions diverses sommeillant sous le toit de la Folie-Privat. VINCESLAS-EUGÈNE DICK. (A continuer.)

SUCCÈS EN AFFAIRES.—Le succès de plusieurs en affaires peut être attribué dans une grande mesure à leur bonne santé. Un homme malade ne peut travailler. Quelque ambitieux que soit un homme, quelque désir qu'il ait de s'enrichir, si son énergie est minée par la maladie, il ne court aucune chance. Mais si le sang est conservé pur et sain, la maladie ne pourra faire aucune impression sur le système. Le meilleur remède pour toutes les maladies du Sang, c'est le PURIFICATEUR DE WINGATE.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

MOT CARRÉ

No. 15

Bien petit, bien tourné, mon premier plaît toujours. Pour être bien reçu ne sois pas mon deuxième. La perte du troisième est pleurée tous les jours. Cherche bien loin d'ici les eaux du quatrième.

CHS. ED. E. Berthier.

CHARADES

No. 15

Qu'il est pauvre, celui qui n'a pas mon premier ! Sa valeur est petite au bureau du banquier ; Mais le pauvre le voit toujours avec ivresse. Lorsque vous le voulez traiter avec largesse. Mon second est un roi, le serviteur de tous. Que tous désirent voir, qu'on ne voit qu'à genoux. Il commande, et soudain, c'est avec allégresse. Que, dans tout l'univers, d'obéir on s'empresse. Mon tout est nécessaire à la pompe, au soufflet. Sans lui, point d'eau, point d'air, et tout s'arrête net.

Nos. 16

Vaste Océan, plante, sorcier, Voilà premier, second, entier.

LOGOGRIPE

No. 6

Une consonne et trois voyelles Te présentent, lecteur, un très-vois sentiment ; Mais à ton tour, dis-moi, par quel enchantement. En retranchant ma tête il me pousse des ailes. Des pattes, un bec, et comment Pour ma stupidité toujours on me renomme. Moi qui suis en honneur dans les fastes de Rome !

ANAGRAMMES GEOGRAPHIQUES

- No. 1.—De nuée. No. 2.—Risée. No. 3.—Canine. No. 4.—Veuves. No. 5.—Métal. No. 6.—De Cain. No. 7.—Amour nié. No. 8.—Bancal. No. 9.—A des os. No. 10.—Bourgs. No. 11.—Gond doré. No. 12.—Ver naissant. No. 13.—Dis un. No. 14.—Sot animal. No. 15.—Saint nom. No. 16.—Te pige. No. 17.—En frac. No. 18.—A bas. No. 19.—Un char le file. No. 20.—En Tyrol. No. 21.—Dine. No. 22.—Si gros. No. 23.—Non, père. No. 24.—Tes lilas d'or. No. 25.—On lance. No. 26.—Lilie, Lia, vite. No. 27.—Roc, fou. No. 28.—En mode. No. 29.—Vin ruse. No. 30.—Y valse.

CURIOSITÉ

LE NOMBRE 9.

Les nombres de 1 à 10 multipliés par 9 donnent 9 en additionnant les chiffres du produit -

- 1 x 9 = 9 somme 9
2 x 9 = 18 — 9
3 x 9 = 27 — 9
4 x 9 = 36 — 9
5 x 9 = 45 — 9
6 x 9 = 54 — 9
7 x 9 = 63 — 9
8 x 9 = 72 — 9
9 x 9 = 81 — 9

Les multiples suivants présentent la même particularité, sauf 11, 21, 31, 41, etc., qui ne donnent le total 9 qu'indirectement.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE No. 32 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

MOTS CARRÉS No. 11.

A V A R E
V A R E C
A R A G O
R E G A L
E C O L E

No. 12

P A P E
A R A D
P A R E
E D E N

No. 13

B R O C
R U S E
O S E R
C E R F

ÉNIGME.—No. 38.

Explication.—La pauvre Madeleine s'était mise en service pour un mois. Son mois fini, on ne la reprit pas, elle ne faisant pas bien le service : elle le faisait mal ; elle en eut bien du chagrin, mais elle pria si bien le bon Dieu que son chagrin et ses peines cessèrent. Elle perdit ses peines. Elle se mit de nouveau en service, elle fit bien son devoir, elle fit bien, et depuis ce temps, elle fut toujours reprise à l'échec de son engagement.

A. BÉLANGER.

TABLEAU PARLANT.

No. 1.—Le cygne.

ANAGRAMMES

- No. 1.—Napolie-de-Roumanie. No. 2.—Montpellier. No. 3.—Providence. No. 4.—Elmira. No. 5.—Nouvelle-Orléans. No. 6.—Napolie-de-Malvoisie. No. 7.—Salonique. No. 8.—Belgrade. No. 9.—Rio Janeiro. No. 10.—Monte-Video. No. 11.—Pougues-les-eaux.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

V. P. Isle Dupas : Mots carrés 11 et 13 (V. P. est l'auteur du No. 12) ; Tableau parlant. B. E. Pelland, Berthier : Mots carrés Nos. 11, 12 et 13 ; tableau parlant ; anagrammes 1 à 9. Ar. Peltier, Montréal : Mots carrés 11 et 13 ; tableau parlant ; anagrammes 1 à 9. Isidre E. Lepage, Québec : Enigme 38 ; mot carré 13 ; anagrammes 1 à 11.

AVIS

Désormais, nous ne publierons les questions, énigmes, etc., que tous les quinze jours.

LE JEU DE DAMES

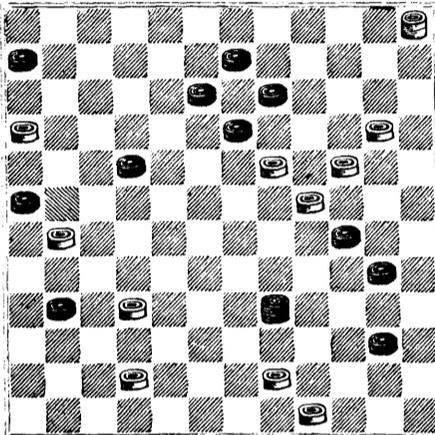
Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 39

Par M. AR. PELTIER, Montréal.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values include 45 à 51, 19 à 58, 8 à 1, 12 à 36, 10 à 42, 43 à 67, 65 à 59, 52 à 65, 18 à 12, 5 à 29, 42 à 72 et gagnent.

Solutions justes du Problème No. 37

Montréal.—W. Brisebois. Village-Lauzon, Lévis.—Napoléon Damzon et P. L. Patry.

Québec.—N. Langlois et J. Lemieux. Dans le problème de M. F. X. Berthiaume, il s'est glissé une erreur typographique : au lieu d'une dame blanche sur la case No. 39, mettez une dame noire.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DECES

A Rigaud, le 6 courant, à la demeure de son père, A. G. Charlebois, écrivain, marchand, dame Azilda Charlebois, épouse de Georges A. McEwan, âgée de 31 ans et 10 mois.

Espouse chérie, mère heureuse, entourée de tous les soins que l'amour et l'affection peuvent suggérer, confiante dans son courage et sa jeunesse pour dompter la maladie, il lui fallait pourtant, pauvre jeune femme, faire le sacrifice de sa vie quand l'avenir lui souriait et lui faisait mille promesses de bonheur. Mais au moment suprême, la sérénité empreinte sur sa figure laissait entrevoir quelles grâces, à l'approche du grand voyage de l'éternité, Dieu sait déverser sur ceux qui l'ont servi fidèlement ici-bas et qui meurent aidés de toutes les consolations de la religion.



VENTILATEUR

BREVETÉ

GEO. YON

FERBLANTIER

ET

PLOMBIER,

Approuvé par les hommes de science et de l'art, à la portée de toutes les bourses.

LISTE DE PRIX

- Aspirateur pour tuyaux de poêle, suffisant pour aérer les pièces où passent les tuyaux... \$1.50
Aspirateur pour poêles de passage... \$3.00
Aspirateur pour poêles de cuisine... \$4.00
Appareil complet de ventilation consistant en tubes métalliques posés dans les plafonds, pour appartements de 4 ou 5 pièces dans les maisons ordinaires à Montréal... \$50 à \$55

EN VENTE AU No. 241, RUE ST. LAURENT. Conditions: COMPTANT.

AUX DAMES ET DEMOISELLES

Une personne de bonne éducation, écrivant le français avec élégance, et possédant une connaissance de l'anglais qui lui permette de traduire couramment cette langue, pourra trouver de l'emploi pour quelques heures par semaine en s'adressant au soussigné. Il est nécessaire que cette personne ait du goût pour la toilette des dames et en possède tous les détails, et qu'elle ait aussi quelque idée de l'économie domestique.

S'adresser par lettre à l'Éditeur de L'Opinion Publique, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

Prix du Marché de Détail à Montréal

Table listing market prices for various goods including flour (Farine), grains (Blé, Orge, Avoine), legumes (Pommes, Patates), dairy (Beurre, Lait), and meats (Bœuf, Mouton, Agneau).

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for livestock including beef (Bœuf), sheep (Mouton), and pigs (Porcs).

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY

Advertisement for Devins' Worm Pastilles, featuring a logo and text: 'DEVINS' WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVÉES PAR LA FACULTE MEDICALE.'

EXPOSITION PROVINCIALE

POUR 1876.

L'EXPOSITION PROVINCIALE pour 1876, ouverte au monde entier, aura lieu à Montréal, MARDI, MERCREDI, JEUDI et VENDREDI, 12, 13, 14 et 15 SEPTEMBRE, sur le terrain Avenue Mont Royal, près du Mile-End.

Pour la liste des prix et les blancs d'entrée, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 63, Rue St. Gabriel, Montréal, ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées pour les animaux devront NÉCESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 26 AOUT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 2 SEPTEMBRE.

N. B.—Aucune entrée ne sera reçue après ces dates. Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné. GEORGES LECLÈRE, Secrétaire C. A. P. Q.

AVIS AUX CULTIVATEURS

A. BEAUCHEMIN & CIE. MANUFACTURIERS DE

Moulins à Battre

Nous avons l'honneur de vous informer qu'ayant acheté de M. Page, manufacturier de Moulins à Battre, qui se retire des affaires, tous ses patrons et modèles, nous profitons de cette occasion pour vous avertir de venir à notre établissement lorsque vous aurez besoin de quelques morceaux pour réparer vos Moulins à Battre, Faucheuses et Râteaux, et de plus que nous avons à notre boutique une grande quantité de Moulins à Battre, Faucheuses, Râteaux, que nous vendons à très-bas prix et à des conditions faciles.

A. BEAUCHEMIN & CIE, MANUFACTURIERS DE MOULINS A BATTRE, 264, Rue St. Joseph, Montréal. 7-30-13-41

ACADEMIE Commerciale Catholique DE MONTREAL.

AVENUE DU PLATEAU. No. 1077, RUE STE. CATHERINE. La rentrée des Elèves de l'Académie ainsi que celle des Elèves de l'École Polytechnique, aura lieu le Lundi, 4 Septembre prochain.

Pour toutes les conditions et autres informations, s'adresser au Principal, à l'Académie. C. E. ARCHAMBAULT, Principal

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désordres Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE.) MONTREAL. 7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESARATS.